



Hector Fleischmann

# L'INCENDIE DU PÔLE

1908

---

## Table des matières

---

QUELQUES MOTS SUR LE MANUSCRIT DE JAMES CLARCKSON MILLIARDAIRE ET EXPLORATEUR .....	4
I DE L'INGÉNIEUSE FAÇON DONT TOBY KLEAMPTON TRANSPORTA VINGT-HUIT MILLIONS DE TOWNHOUSE À BALTIMORE .....	6
II UNE AFFAIRE QUI N'EST PAS UNE AFFAIRE.....	18
III L'AÉROPLANE DE TOBY KLEAMPTON.....	24
IV OÙ, GRÂCE À TOBY KLEAMPTON, LA CABINE DE L'AÉROPLANE NOUS OFFRE QUELQUES MENUES SURPRISES .....	35
V DE NEW-YORK À LA TERRE DE FEU EN AÉROPLANE .....	44
VI DE L'UTILITÉ D'UNE LANTERNE ÉLECTRIQUE DANS LA NUIT DU PÔLE.....	50
VII L'ÉTRANGE PLUIE AU DELÀ DU MUR DE BITUME.	56
VIII L'AURORE AUSTRALE DU PÔLE MAGNÉTIQUE ....	61
IX UN GOUFFRE SANS ÉCHO DANS LA TERRE DU PÔLE .....	65
X À LA CONQUÊTE DE L'AÉROPLANE.....	75
XI L'INGÉNIEUSE IDÉE QU'EUT TOBY KLEAMPTON POUR DÉMASQUER LES HABITANTS DU PÔLE.....	81
XII LE PÔLE ET SON ÉTOILE .....	89
XIII L'INCENDIE DU PÔLE.....	93
XIV ON LIT DANS LES JOURNAUX... ..	96

À propos de cette édition électronique ..... 97

# QUELQUES MOTS SUR LE MANUSCRIT DE JAMES CLARCKSON MILLIARDAIRE ET EXPLORATEUR

Le manuscrit que nous publions aujourd'hui sous ce titre – qui peut sembler énigmatique à quelques-uns – *L'Incendie du Pôle*, est de feu M. James Clarckson, de Bello-Horizonte (Brésil).

Ce qu'il fut et les circonstances qui facilitèrent sa rapide et extraordinaire fortune, son manuscrit nous le dira. Ce qu'il nous importe de savoir c'est qu'il fut fort riche, même milliardaire, et que le dégoût de l'oisiveté l'entraîna dans la tragique aventure où se termina sa vie accidentée.

Raconter comment le présent manuscrit nous est parvenu serait une tâche superflue et dont la narration seule nous ferait taxer d'exagération. Certes, ce serait une belle occasion de nous prévaloir d'une brillante imagination, mais à quoi bon ? Le manuscrit de M. James Clarckson se suffit à lui-même en péripéties aussi étranges que mouvementées, qui, si elles n'étaient attestées par des preuves irréfutables, sembleraient pour le moins outrées et d'une nature si bizarre qu'on refuserait d'y ajouter foi. Ce fut notre avis à la première lecture de ces feuillets, mais pour nous convaincre de leur véracité nous nous livrâmes à une enquête dont les résultats furent significatifs.

L'aéroplane, le *Météor*, exista véritablement. Le fait de sa construction nous fut assuré par la maison Downie, Sons & Cie, limited, à Boston, qui fournit l'aluminium et les pièces de fer utilisées dans sa construction. Le moteur électrique, et quelques pièces particulièrement délicates de la structure

mécanique, furent expédiés de Philadelphie par la Compagnie Pensylvanienne des Constructions électro-dynamiques. Quant à l'ascension elle-même du *Météor*, on en pourra aisément retrouver les traces dans les journaux américains, et particulièrement dans ceux de New-York à la date du 8 juin 1905, avec une quantité de détails à la fois techniques et pittoresques.

La vérité du voyage de l'aéroplane s'impose dans ces conditions et nous imaginons volontiers qu'on n'y contredira guère. Quant à expliquer quelques-uns des phénomènes vraiment extraordinaires de ce voyage, nous ne nous y essayerons pas. Le merveilleux ne s'explique pas toujours. On l'admet ou on ne l'admet pas. C'est là ce que les lecteurs du manuscrit de M. James Clarckson décideront. Notre tâche se borne à publier son manuscrit, persuadé qu'on trouvera à sa lecture quelque intérêt, et peut-être le frisson d'angoisse des choses inconnues enveloppées de la brume flottante du cauchemar – ou de la folie.

# I

## DE L'INGÉNIEUSE FAÇON DONT TOBY KLEAMPTON TRANSPORTA VINGT- HUIT MILLIONS DE TOWNHOUSE À BALTIMORE

Je l'ai toujours dit : Toby Kleampton était fou. Il faut s'entendre là-dessus. Quand je dis que Toby Kleampton était fou, je ne veux point déclarer qu'il aurait dû être enfermé dans une maison où on soigne les affections cérébrales. Non.

Quand à l'âge de quarante-deux ans, avec l'intelligence, le savoir-faire et l'énergie de Kleampton, on ne se trouve pas à la tête d'un trust ou d'un million de dollars, c'est qu'on est fou.

Voilà pourquoi Toby Kleampton était ce que j'ai dit. C'était véritablement un singulier garçon.

C'est en 1877 que je le vis pour la première fois, dans des circonstances suffisamment dramatiques pour que le souvenir m'en soit resté, vivace et profond, à la mémoire. J'avais, dans l'Arkansas, passé deux années à détourner des cours d'eau, à éventrer leur lit de sable fin et à filtrer leurs boues, afin d'y recueillir les pépites d'or qui furent le commencement de ma fortune. À ce travail j'avais gagné, en moins de vingt quatre mois, quelques milliers de dollars que, soigneusement serrés sur ma poitrine, je rapportais convertis en une lettre de change sur Baltimore.

Donc, un matin de février de cette année 1877, après huit heures de cheval pour gagner la station de chemin de fer la plus proche, j'attendais à Korawtra le train qui allait me mener dans le Maryland. C'était une bizarre petite gare à la lisière d'une forêt énorme, vierge encore, défendue par les hauts troncs lisses des hêtres rouges qui la gardaient comme des sentinelles, chevelue de toutes les lianes montées à l'assaut des branches, dégringolant en grappes, en guirlandes parmi les feuillages. Le chef de gare était un curieux gaillard. Sur l'espèce de trottoir en troncs d'arbres mal équarris qui formait le quai, il se promenait en bottes de buffle, la carabine en sautoir, le revolver passé dans sa ceinture de cuir.

— C'est un ancien cow-boy, pensai-je.

Il fumait un gros et long cigare de tabac frais. Ceci me donna l'idée de l'aborder. J'avais plus d'une heure encore à attendre le train. Les idées font du chemin chez moi et en Amérique nous sommes prompts aux décisions.

— Gentleman, lui dis-je en l'abordant, peut-on contre une pipe de tabac de Virginie, vous demander un de ces cigares qui me semblent frais à point ?

— En vérité, gentleman, me répondit-il, cela se peut. Voici donc le cigare.

D'un grossier étui de paille tressée, il tira un cigare et me le tendit.

Nous opérâmes l'échange et à l'étincelle électrique d'une petite pile de poche je pris du feu.

Côte à côte nous arpentâmes le quai de bois.

J'engageai délibérément la conversation. Le retour me mettait la joie au cœur.

— Gentleman, vous êtes armé, je vois.

— Véritablement, oui, gentleman. Garder une gare en pays perdu n'est pas chose facile, voyez-vous. Il y a les Indiens que tentent mon eau-de-vie et l'essence des bidons. Il y a aussi les trappeurs qui convoitent la caisse. Alors...

Et de la paume il caressa le chien du fusil.

— Je comprends, dis-je. J'ai vécu ainsi deux ans, le revolver au poing, à côté de mes pépites d'or. J'avais des compagnons décidés, de hardis garçons acharnés à faire fortune...

— Même à vos dépens, n'est-ce pas ? sourit le chef de gare.

— Oui, cela même, gentleman. Dans ces cas les domestiques ne sont pas sûrs, et on n'est jamais si bien gardé que par soi-même.

— Et vous vous êtes fait votre domestique ? En vérité, gentleman, je vous plains. Voyez, ici, dans cette gare à douze heures de toute ville, je gagne trente dollars par mois. Ce n'est rien, je le sais. Mais qu'ai-je besoin de plus ? Entre les passages des trains – il y en a deux le matin, un le soir, – je chasse dans la forêt que voilà la bête fauve et dans la plaine l'Indien. Cela vaut bien les soucis de vos pépites.

— Vous êtes philosophe, gentleman ?

— Non, je suis chef de gare et chasseur, gentleman.

Nous continuâmes de nous promener en fumant nos cigares. Brusquement le cow-boy s'arrêta et me fixant d'un regard pénétrant :

— Vous êtes armé ?

De la main j'appuyai sur la crosse du revolver gonflant ma poche.

— Revolver ? Un ?

— Deux revolvers.

— Fort bien. Chargés ?

— Chargés.

— En ce cas, bon voyage, gentleman.

Le train, en ce moment, sifflait au loin.

Ces paroles du chef de gare me surprirent. Je le regardai, mais, m'ayant tourné le dos il était allé hisser le signal rouge à l'extrémité du quai de bois.

La machine basse et trapue, stoppa dans le tonnerre de ses aciers, parmi les écharpes blanches d'une onduleuse fumée l'enveloppant. Quatre wagons composaient le convoi. Le premier était chargé, autant que je crus voir, de ballots et de caisses de marchandises. Dans le second plusieurs hommes se tenaient à la double porte ouverte. Tous ces hommes étaient armés : fusil au dos, revolver à la ceinture.

— Que gardent-ils donc là ? pensai-je.

Cependant le quatrième wagon était destiné aux rares voyageurs utilisant cette ligne perdue de l'Arkansas. J'y montai et je me trouvai dans le compartiment avec un homme seul, paisiblement assis dans un des coins, les jambes croisées, la pipe de bruyère à la bouche.

Il me regarda, me salua. On est toujours poli avec ceux-là qui sont destinés à partager avec vous les longueurs et les ennuis d'un pénible trajet.

Le train se mit en marche.

Penché à la portière je vis l'étrange chef de gare tourner le signal.

— Merci du conseil et du souhait, gentleman, lui criai-je.

Il me salua de la main et la silhouette s'effaça brusquement derrière un bouquet de tamaris nains.

Je m'installai dans le compartiment, bourrai ma pipe et en silence je fumai. Une heure passa, puis deux. J'engageai la conversation avec mon compagnon de voyage, mais ses réponses étaient brèves, laconiques. J'insistai cependant, et ma peine ne fut point tout à fait inutile. Mon compagnon parla. Ses connaissances étaient étendues, variées et curieuses sur plusieurs points. Il m'avoua s'occuper d'électricité, de mécanique. Dans l'Arizona il avait mis à l'essai des machines à drainer l'or dans le sable des rivières. Cette confiance nous lia. Je lui contai mes travaux dans l'Arkansas. Nous échangeâmes nos noms.

— James Clarckson, de Bello-Horizonte, dis-je.

— Toby Kleampton, de Baltimore, me répondit mon compagnon.

Nous échangeâmes du tabac. Il me donna des feuilles de Maryland ; je lui offris du Virginie.

— Vous êtes un grand fumeur ? questionnai-je.

— Très grand fumeur, me dit-il. Je fume au delà de ce qu'il est humainement possible de fumer.

Je prie qu'on note ce détail.

Cette passion de Toby Kleampton devait m'être, que dis-je, nous être, un jour bien funeste.

Revenons au voyage.

Depuis quatre heures au moins nous roulions entre deux hautes murailles de verdure où des singes, suspendus par la queue aux ramures, se balançaient avec de petits cris aigus. Des silhouettes de bêtes fauves se dessinaient dans l'ombre des fourrés et des taillis, et fuyaient à l'approche des wagons. De grands cerfs se dispersaient par bandes vers des clairières confusément entrevues. Des perroquets criards, aux éclatants plumages, voltigeaient dans les feuilles luisantes, en fers de lances, aiguës et bruissantes.

C'était la forêt vierge que nous traversions.

À cet instant Toby Kleampton me posa une question qui me surprit comme celle du chef de gare :

— Gentleman, êtes-vous armé ?

— Pourquoi donc me demandez-vous cela ?

Mon compagnon tira sa montre, consulta l'heure.

— Parce que, dit-il tranquillement, dans quarante minutes le train sera attaqué.

Je bondis sur ma banquette. Ce fut un mouvement bien naturel et instinctif certainement, car chacun sait que je suis fort calme ainsi qu'il convient que tout citoyen de la libre Amérique le soit.

— Quoi ? Le train sera attaqué ? criai-je, la main portée sur mes revolvers.

— Veuillez vous asseoir, gentleman. En vérité, cela sera, mais dans quarante minutes seulement. Vous avez donc largement le temps de vous y préparer.

Je me rassis, vaincu par le calme de mon compagnon.

— Attaqué, répétai-je comme n’y pouvant croire encore, attaqué ! Et par qui donc ? Les Indiens ?

— Non, ce ne seront pas des Indiens, mais une bande de mauvais garçons.

Un rapide travail de corrélation se faisait dans mon esprit. J’avais, je l’ai dit, remarqué les hommes armés garnissant le deuxième wagon. C’est donc qu’on avait prévu l’attaque. L’attaque de quoi ? Du train, certes, mais surtout de ce que transportait ce train, un trésor sans doute. Je résolus de profiter des bonnes dispositions de mon compagnon pour l’interroger à ce sujet de me rassurer aussi et d’user en même temps de l’occasion qui se présentait de me renseigner. À ma demande, Toby Kleampton répondit :

— Allez-vous jusqu’à Baltimore ?

— Oui, mais...

— Alors, gentleman, je vous dirai le dernier mot de tout cela sur le quai de la gare de Baltimore.

Et je n’en sus pas davantage.

Nous roulions cependant toujours à toute vitesse.

— Veuillez préparer vos revolvers, gentleman.

— Les voici.

— Bien. Tirez, s’il vous plaît, alors que je tirerai.

— Je ferai suivant votre désir, gentleman.

— Je vous en serais obligé.

D'un sac de cuir Toby Kleampton tira une fausse barbe noire, large et fournie. Deux crochets la fixèrent à ses oreilles. D'un coup de main rapide il donna une forme nouvelle à son feutre, et, cela fait, consulta sa montre.

— Encore quatre minutes.

Quatre minutes ! Quatre siècles, pour moi ! Je n'avais cependant aucune peur. À vrai dire le calme déconcertant de mon compagnon de voyage m'encourageait sensiblement.

Une minute... deux minutes...

Brusquement une face bronzée se colla à la vitre du compartiment. Deux yeux aigus fouillèrent l'intérieur, et malgré le bruit de la course nous entendîmes distinctement l'homme crier :

— Non. Ce n'est pas lui.

Ce fut tout. Les deux revolvers brandis par Toby Kleampton brisèrent la vitre. Les balles cravachèrent la face curieuse qui disparût. L'homme sans doute avait roulé sur la voie. Je remarquai qu'à cet instant même le train ralentit sa marche. Dix coups de feu éclatèrent, des cris rugirent.

— Regardez, dit Toby Kleampton.

Je me penchai à la portière.

Un groupe d'hommes se roulait à terre. D'autres se relevaient, se poussaient autour d'une masse carrée, noire, cerclée de barres de fer.

— Mais c'est un coffre-fort ! criai-je.

— Oui, dit mon compagnon, c'est un coffre-fort.

— Alors, le coup a réussi ?

Toby Kleampton se contenta de sourire et dit :

— Veuillez remarquer, gentleman, que le train a repris sa vitesse normale. Tout danger a disparu pour nous.

Il remit sa fausse barbe dans le sac de cuir, enleva de son revolver les cartouches brûlées, les remplaça par d'autres et paisiblement alluma une nouvelle pipe dont il semblait lancer au plafond du compartiment, les bouffées odorantes avec un plaisir visible. Je respirai. Ma fortune était sauvée, mais la fortune n'est point tout dans l'existence et ma satisfaction de me savoir vivant passait celle-là.

— Ainsi donc, gentleman, dis-je à Toby Kleampton, vous étiez prévenu de l'attaque du train ?

— En vérité, non, répondit-il. Je n'étais pas prévenu.

— Mais alors ?... Comment avez-vous pu ?...

— Gentleman, l'étude de la mécanique me doua d'un esprit soucieux de logique. C'est l'enchaînement rigoureux des réflexions qui me conduisit à prévoir l'attaque du train à l'heure précise que je vous indiquai.

— Vous êtes en ce cas plus fort que Sherlock Holmes, le fameux policier ! dis-je étonné.

— Je n'ai pas l'avantage de connaître ce gentleman, répondit non sans quelque impatience Toby Kleampton, mais ce que je vous dirai vous renseignera en deux mots sur ma

manière de procéder. Le train que voici emporte vingt huit millions de valeurs...

— Emportait, rectifiai-je, car il me semble bien que le coffre-fort a été bousculé sur la voie...

— Veuillez me laisser achever, gentleman. Je dis bien que le train emporte vingt huit millions de valeurs. Ce voyage a été tenu secret, mais il n'est si profond secret qui ne s'évente. Cela est humain, donc parfaitement naturel. Garder un secret est souvent difficile, sinon impossible, et vous savez, à l'impossible nul n'est tenu.

Donc le train devait être attaqué. Ici se posait la question : Comment ? La ruse souventes fois réussit mieux que la force, mais la force arrête souvent aussi la ruse. C'est pourquoi vous vîtes sans doute les dix garçons armés sur le wagon du coffre-fort. Donc le train devait être attaqué par la force. Où ? La ligne qui part de Townhouse marche en ligne droite jusqu'à quatre vingt dix milles de Korawtra, la station où vous êtes monté, gentleman. La ligne droite donne au train toute sa vitesse, de là l'impossibilité de tenter l'assaut pendant la marche. Au delà des quatre vingt dix milles, la voie décrit une courbe nette pour sortir de la forêt, et la courbe ralentit la marche. C'est donc là que logiquement les voleurs devaient tenter l'attaque. Il en fut ainsi. Avez-vous compris pourquoi je la pus prévoir, gentleman ?

— Cela est fort ingénieux et fait honneur à la logique de votre raisonnement, Master Kleampton ; cependant la ruse des voleurs triompha bien, il me semble, de la force des gardiens du coffre-fort.

— Allez-vous jusqu'à Baltimore ?

— Je vous l'ai dit, gentleman.

— Alors, veuillez prendre patience. Sur ce, bonne nuit, Master Clarckson.

La nuit était venue. Nous roulions à toute vitesse dans le grand silence des plaines du Far-West. Toby Kleampton s'était enveloppé dans son manteau de voyage, et, commodément étendu sur la banquette, semblait endormi d'un profond sommeil.

Je me pris à réfléchir, à chercher une décision, mais en vain.

Cependant je m'endormis à mon tour et déjà l'aube montait au-dessus du paysage quand je me réveillai. Toby Kleampton était debout, frais, reposé, la pipe à la bouche.

— À onze heures nous serons à Baltimore, gentleman.

— J'en serai fort aise, lui dis-je.

De son sac de cuir Toby tira de la viande salée, en une boîte oblongue, tailla deux tranches dans la chair tendre et m'en offrit une. En échange je lui tendis la gourde d'eau-de-vie, et notre frugal et rude repas achevé, nous fumâmes une nouvelle pipe. La région des savanes et des prairies était dépassée et le train activait sa course parmi des usines, des mines, des hauts-fourneaux, des puits de pétrole, des exploitations forestières dont les convois de bois vert glissaient au long d'un fleuve bleu hérissé de mâts. Des fumées noires rayaient le ciel du matin. Nous étions dans l'État du Maryland et au loin se dessinait déjà la lourde masse confuse de Baltimore, avec ses cheminées énormes, ses maisons à seize étages, ses palais inachevés, toute sa vie active, grouillante, et désordonnée.

Nous arrivâmes. J'allais enfin connaître la solution de la mystérieuse attaque. Les hommes armés du wagon au coffre-fort étaient déjà sur le quai. L'un d'eux avait le visage masqué par des bandes de toile rougeâtres. Un autre avait le bras maintenu en écharpe par des loques sanguinolentes.

— Merci, mes garçons ! leur cria joyeux Toby en sautant du compartiment.

Il se tourna vers moi.

— Savez-vous gentleman, ce que les voleurs ont trouvé dans le coffre-fort jeté sur la voie ?

— Comment le saurai-je ?

— Des papiers, de vieux papiers, gentleman, car les vingt-huit millions, les voici...

Il déboutonna sa veste de cuir sous le manteau.

Quatre gros paquets de toile noire cuirassaient le torse de Toby Kleampton. Les valeurs étaient sur lui et les voleurs étaient volés.

— Au revoir, master Clarckson.

— Au revoir, gentleman.

Avec ses hommes, Toby Kleampton s'en fut.

C'est ainsi que je fis sa connaissance.

## II

# UNE AFFAIRE QUI N'EST PAS UNE AFFAIRE

Les journaux du soir m'apprirent avec de plus amples détails ce que j'ignorais de Toby Kleampton.

Le transport des vingt huit millions avait été effectué par le compte de Sokes-Clarfield, le roi des aciers. Trois mois auparavant le train, qui transportait pour son compte sept millions d'or avait été attaqué, dévalisé, et les voleurs avaient gagné le large. On avait cherché des remèdes pour prévenir une autre aventure, mais inutilement, car successivement tous les remèdes proposés avaient été condamnés, rejetés.

C'est alors que Toby Kleampton était intervenu.

Parmi les ingénieurs de Sokes-Clarfield il était, à cette époque, le moins connu. On le savait habile. Il se proposa pour le transport des vingt-huit millions et le hasard me fit témoin de l'ingéniosité qu'il déploya à ce sujet. Tout avait été prévu par lui avec soin, il s'était attaché aux moindres détails de l'expédition, les voleurs étaient habiles mais ils auraient affaire à plus habile qu'eux.

On a vu la manière dont il réussit à ne pas se faire reconnaître par les voleurs et à les lancer, trompés et convaincus, sur le coffre-fort vide.

Ceci lu, je pensai :

— Voilà un homme qui vaut des dollars.

J'enviai le roi des aciers, Sokes-Clarfield, de s'être attaché un esprit aussi ingénieux, aussi imaginaire.

Les années passèrent.

J'eus de la chance à cause d'un travail acharné. Bien souvent, alors qu'une brillante affaire venait de me réussir, je pensais à Toby Kleampton et je me surprénais à dire :

— Ah ! s'il avait été là, elle aurait été plus brillante encore. Au lieu de cinquante mille dollars j'aurais eu cent mille dollars de bénéfice. Ce sera donc pour plus tard.

Mais le temps passait, et le temps vaut cher en Amérique. *Time is money*. J'ai perdu beaucoup de dollars ainsi en perdant tant de temps. À l'époque de mes réussites, j'avais tenté de retrouver Toby Kleampton, afin de l'associer à mes efforts. C'était alors que je trustais les aluminiums et les chaux-vives du Colorado. Toby Kleampton avait quitté Sokes-Clarfield et, depuis on avait perdu ses traces. Tous mes efforts pour le retrouver furent vains et inutiles. Alors je me résignai. Et d'autres années passèrent. J'eus mon premier million. Je travaillai encore ; j'englobai en une vaste société toutes les sources de pétrole du Texas, je trustai les cuivres de la Caroline. D'autres millions vinrent.

— Au milliard, je m'arrêterai, dis-je.

Une dernière affaire de phosphates me le gagna à San-Francisco, dans la Californie. Un Américain n'a qu'une parole. Je m'arrêtai, et à New-York j'allai, dans Long-Island, habiter le château que je m'étais fait construire quelques années auparavant. Je n'étais point vieux encore : quarante-huit ans. Je passai neuf jours à examiner ma nouvelle habitation, mes jardins, mes collections. Puis je me mis à m'ennuyer avec autant d'obstination que j'en employai à travailler.

Le milliard ne donne pas le bonheur.

Cela durait depuis un an déjà. Je ne savais plus que faire.  
Un jour, le valet m'apporta une carte :

Toby KLEAMPTON  
*ingénieur*

Western-Road  
128<sup>e</sup> avenue

Je bondis sur ma chaise.

— Faites entrer ! Faites entrer, Jimmy ! criai-je au domestique.

Et Toby Kleampton entra.

Je me précipitai vers lui comme vers mon sauveur. Ah ! l'ennui est une bien terrible chose. Il était donc là, il venait à moi, un peu tard sans doute, mais enfin il était là.

Il avait quelque peu changé. Dans le train de Townhouse j'avais vu un homme, autrefois, un peu gros, un peu lourd, la mine fleurie, l'œil vif, alerte et dispos. Aujourd'hui Toby Kleampton se présentait à moi, maigre, très maigre, en vérité, la face blême, creusée comme par de longues veilles, un peu voûté, mais les yeux toujours extraordinairement vifs et brillants.

— Gentleman, me dit-il, je vois avec satisfaction que vous avez prospéré depuis notre première et dernière rencontre.

— Grâce à Dieu, oui, master Kleampton, et moi je suis fort aise de vous voir.

— Vous êtes bien poli, gentleman, et je vous en sais gré.

— Un cigare, master Kleampton ?

— Merci. Ma pipe me suffira, si vous le permettez.

— À votre aise ; voici du tabac de Virginie.

— Ah ! ah ! c'est ce tabac-là que nous fumâmes dans le train de Townhouse, s'il m'en souvient ?

— Hé, oui, master Kleampton, c'est ce tabac-là même. J'y suis resté fidèle.

— La fidélité est une belle chose, observa l'ingénieur. Et méthodiquement il bourra du pouce sa courte pipe de bruyère.

J'observais ses mouvements. Il me semblait quelque peu gêné, embarrassé.

— Et quel bon vent vous amène à Long-Island, master Kleampton ?

Il tira une bouffée de sa pipe, la considéra avec attention, puis brusquement parla.

La conversation que nous eûmes je la rapporte ici avec une extrême fidélité.

— Gentleman, c'est une affaire.

— Une affaire, en vérité ?

— Oui. Bonne peut-être, intéressante certainement.

— Ah ! Et de quoi donc s'agit-il ?

— Ne me prenez-vous pas pour un fou !

— En affaires il n'est pas de fous, gentleman. Il n'y a que des affaires bonnes ou mauvaises.

— Ceci me met à l'aise. Fort bien. Il s'agit d'aller au Pôle.

— Au Pôle ? Mais Nansen y fut, master Kleampton. Ce n'est point une affaire neuve.

— Je parle de l'autre Pôle, gentleman.

— Le Pôle Sud ? Mais Charcot y partit, il me semble.

— Y partit, oui. Y atteignit, non. Moi je puis y atteindre.

— Véritablement, vous le pouvez, gentleman !

— Véritablement, je le puis.

— Ah !

Je me tus, réfléchissant profondément.

Ce que disait l'ingénieur devait être sérieux sans doute aucun. Il n'était pas homme à plaisanter. Cependant je ne pus m'empêcher de douter de ses paroles. Cela était en vérité fort extraordinaire. Je me tus néanmoins, car ne vaut-il pas mieux se taire que de dire des choses inutiles. Oui. Donc je me tus.

— J'en suis fort aise, master Kleampton. Et à quoi puis-je vous être utile ?

— À ceci, gentleman. Pour réaliser les projets de conquête du Pôle Sud, il faut soixante mille dollars. En outre, il me faut un compagnon ayant confiance en moi. J'attends l'argent de vous.

— Et le compagnon ?

— Me suis-je trompé en espérant que vous le seriez ?

Je me pris à réfléchir une fois encore. Ce que je savais de l'habileté de Toby Kleampton me décida.

— Êtes-vous sûr de vos projets ?

— Oui.

— Vous ne craignez pas de déception ?

— Non.

— *All right.* Je suis votre homme.

— Je l'avais pensé.

— Quand pouvons-nous partir ?

— Dans quatre mois, sauf accident.

— Voilà le chèque, master Kleampton.

Et je signai sur mon carnet un chèque de soixante mille dollars à l'ordre de Toby Kleampton.

Il le prit, l'examina et dit :

— Je puis toucher aujourd'hui ?

— Aujourd'hui même. Il est dit : Ne remettez pas au lendemain les affaires sérieuses, et celle-ci est sérieuse, j'imagine ?

— En doutez-vous ?

— Non, puisque voici le chèque.

— Au revoir, gentleman.

— Au revoir, gentleman.

### III

## L'AÉROPLANE DE TOBY KLEAMPTON

Le lendemain de cette visite je reçus le mot que voici :

« Gentleman,

« Le chèque est touché. Je puis commencer les travaux. Me trouverez-vous un hangar dans un coin du parc ? Là je serais à l'abri des curiosités indiscrètes. J'attends vos ordres.

Yours trully.

« T.K. »

Je répondis aussitôt :

« Gentleman,

« Venez. Vous aurez le hangar dans le parc.

Yours.

J.C. »

Et le lendemain Toby Kleampton vint.

Une vingtaine d'ouvriers l'accompagnaient. Des charrois de planches stationnaient à la grille du château. Je menai l'ingénieur à l'extrémité du parc. Il choisit une vaste pelouse et là on commença le jour même la construction du hangar.

Enfin, je vivais. L'ennui était chassé loin de moi, grâce au labeur de Toby Kleampton et à l'aventure où il m'entraînait.

Le travail alla bon train. Sans que je l'en eusse prié l'ingénieur me soumettait les dépenses et les comptes du fournisseur.

— Cela est inutile, lui dis-je. J'ai confiance en vous.

— Les affaires sont les affaires, me répliqua-t-il brièvement. C'est à moi de justifier de votre confiance.

Et je le laissai faire, curieux de l'imprévu que me promettaient les travaux qu'allait entreprendre Toby, aussitôt la construction du hangar terminée. Ce fut bientôt fait. Le toit fut construit d'une manière bizarre. Il formait sur le hangar comme un couvercle de boîte, une boîte de géant. D'énormes charnières le fixaient au côté droit du mur de bois, le côté gauche pouvait être soulevé. Quand les ouvriers furent partis, Toby Kleampton, hissé au haut d'un échafaudage, y adapta un système de fils électriques reliés à un bouton situé à un mètre du sol. Je le regardai faire avec curiosité. Quand son travail fut terminé, Toby descendit de son échafaudage, et appuyant sur le bouton, me dit :

— Veuillez lever la tête.

Lentement, sous la pression opérée par Toby sur le bouton, le toit se soulevait comme un couvercle. Arrivé à l'angle aigu formé par son inclinaison il s'arrêta.

— Voilà pour la lumière, dit l'ingénieur.

Il pressa une seconde fois le bouton. Le toit s'enleva doucement et prolongea dans le ciel le mur de bois sur la droite.

— Et voilà pour le départ.

Le hangar était maintenant à ciel ouvert, livrant passage au ballon qui voudrait s'enlever. Lentement Toby Kleampton

ramena le toit à sa place primitive et doucement, sans heurt et sans secousse, il vint s'appuyer sur la paroi de bois à gauche où s'adaptaient les fils électriques de l'ingénieuse installation.

— Ceci est merveilleux, dis-je à l'ingénieur.

— Nous parlerons du merveilleux dans un mois ou deux, me répondit-il. Ceci n'est que pratique ; nous ferons mieux.

Dans un coin du hangar il installa, sur deux tréteaux de bois, une vaste table qui se couvrit bientôt de plans, de dessins, de lavis, d'épures, de feuilles de calcul, apportés par l'ingénieur en une haute malle soigneusement fermée.

Quand tout fut étendu sur la table, il frappa les feuilles du plat de sa main et d'une voix basse murmura, comme pour lui-même :

— Voici vingt années de travail. J'aurais pu mettre cinq années seulement à l'élaboration de mes plans, mais il faut aussi faire travail qui dure, et celui-ci durera.

Pendant huit jours Toby Kleampton s'immobilisa devant ses papiers.

J'allais, en silence, le regarder. Il ne bougeait point et je trouvais le temps affreusement long. L'ingénieur m'avait communiqué sa fièvre et, sans savoir exactement ses projets, j'étais convaincu de la réussite de l'aventure.

Brusquement, un matin, il me dit :

— Je pars pour quinze jours. Je vais à Boston et à Philadelphie. À mon retour les travaux commenceront.

— Faites ainsi qu'il vous plaira, Kleampton, et bon voyage.

— Merci. Au revoir, gentleman.

Jamais journées ne furent plus tristes que celles que je passai en l'absence de Toby Kleampton. Je ne lui avais pas demandé des détails sur son voyage à Boston et à Philadelphie. S'il était parti c'est qu'il avait jugé son voyage utile. Voilà tout. Ma confiance en lui était entière.

Mon amitié pour lui se mêlait de quelque reconnaissance. Grâce à sa découverte l'Amérique allait avoir l'honneur de la découverte du Pôle Sud, et cette découverte j'en serais le témoin ! Griserie de l'inconnu ! Vertige de la gloire ! Quand on a tout vu, tout su de la terre connue, c'est une inexprimable joie que celle de penser à ce que vous réserve l'inconnu du globe, la contrée mystérieuse où la nature oppose à l'homme la borne infranchissable de son mystère. Et nous, nous allions franchir cette borne, déchirer ce mystère. Comprend-on pourquoi, j'étais reconnaissant à Toby Kleampton ?

Un Américain n'a qu'une parole et Toby Kleampton était Américain. Au jour dit, exactement, il réapparut à Long-Island.

— Les choses seront là demain, dit-il.

Quelles choses ? Je ne voulus point le lui demander. S'il avait été utile que je le sache il me l'aurait certainement dit. Je respectai donc la réserve de l'ancien ingénieur du roi des aciers.

En effet, le lendemain, arrivèrent « les choses ». C'étaient de longues tiges d'aluminium dont la plus grande avait, autant que j'en pus juger, de soixante-dix à soixante-quinze mètres

de longueur. Elles étaient accompagnées de cercles du même métal d'une circonférence de vingt mètres. Le reste du chargement était composé de grandes caisses précautionneusement cerclées d'acier, de paniers d'osiers, de boîtes oblongues dont je ne cherchai pas à pénétrer davantage le mystère un peu inquiétant. Tout cela fut mené dans le hangar dont Toby Kleampton gardait la clef. Lui-même assista au déchargement et comme il ne se termina guère avant une heure avancée, il donna rendez-vous aux ouvriers pour le lendemain.

C'étaient les hommes qui devaient, sur ses indications, l'aider au montage de l'aéroplane. À ce moment je fus saisi d'une petite angoisse. Si les plans de l'ingénieur allaient échouer ? Si la construction du ballon donnait tort à ses calculs ? Si enfin... mais je n'osais y songer. J'étais engagé dans l'aventure. Il me fallait aller jusqu'au bout, risquer le tout pour le tout, car il est bien certain que n'a rien qui ne veuille rien risquer.

Ceci dit, je me sentis redevenu maître de moi-même et j'écoutai attentivement les détails techniques que me donna le soir, à souper, Toby Kleampton.

Ce jour-là il m'expliqua calmement, posément, son plan, dans les grandes lignes.

Ce plan était à la fois simple et effrayant.

— Nous partirons de Long-Island, me dit-il, et pendant la journée nous planerons, immobiles, au-dessus de New-York.

— Pourquoi cela ? m'écriai-je stupéfait à cette idée.

— Parce que nous prouverons que nous partons armés de toutes les chances humaines et mécaniques. Cette station

d'une journée montrera de quelle résistance sera l'aéroplane. La nuit venue, nous partirons.

— Mais comment nous guider ? Quels points de repère prendre en cette course dans la ténèbre ?

— Veuillez vous en rapporter pour ceci à moi, gentleman. Outre que nous avons pour cela la boussole commune des navigateurs, nous utiliserons un appareil nouveau de mon invention qui nous guidera sûrement.

— Bien. Et ensuite, après New-York ?

— Nous descendrons vers Philadelphie, Washington, pour obliquer vers Saint-Louis d'où nous gagnerons Mexico. D'une traite nous cinglerons vers Caracas et du Venezuela vers Rio-de-Janeiro. Longeant la côte de l'Atlantique nous passerons par Porto-Allegre, Montevideo, Rio de la Plata et Buenos-Ayres avant de cingler vers la Terre de Feu et le Cap Horn où commencera la seconde partie de notre voyage aérien.

— La seconde partie ? Que voulez-vous dire, Kleampton ?

— Rien qui ne soit simple, gentleman. Avez-vous observé que de Long-Island en Patagonie notre voie aérienne suit la voie terrestre et que nous ne traversons aucune vaste étendue marine ?

— Oui. Eh bien ?

— Donc, si nous arrivons en vue des îles Falkland sans accidents, ce sera la preuve formelle, évidente, et indéniable, que nous pouvons sans crainte accomplir la traversée du Pacifique vers le point où Cook s'arrêta, au 71<sup>e</sup> parallèle, ou vers le 78<sup>e</sup> que ne dépassa point en 1900 Borchgrevinck. Vous

pouvez choisir, c'est une question de goût. Il ne nous reste qu'à nous méfier du pôle. Il est pareil au buisson d'épines. Voilà gentleman.

— Et, après le point de Borchgrevinck, où nous dirigeons-nous, master Kleampton ?

— Là, dit laconiquement l'ingénieur.

Je compris tout naturellement qu'il entendait désigner le Pôle.

— Et le pôle atteint ?

— Si nous marchons en ligne droite du point de Cook nous atteindrons l'Océan Indien. Si, au contraire nous partons du point de Borchgrevinck nous parviendrons au Cap, selon toute probabilité.

— Dites-moi, Kleampton, que pensez-vous que nous trouverons au Pôle ?

— Et vous, gentleman, dites-moi, qu'en pensez-vous ?

— Rien, Kleampton.

— En ce cas, permettez-moi de vous rappeler notre voyage sur la ligne de l'Arkansas. Sur le quai de la gare de Baltimore, vous disais-je, je vous donnerai l'explication de la mystérieuse attaque du train. Eh bien, cette fois, gentleman, je vous dis ceci : quand nous serons parvenus au 120<sup>e</sup> degré de latitude, dans les régions polaires, je vous dirai ce que je pense trouver au Pôle Sud.

Et, me tournant le dos, il s'en alla à ses calculs.

Ceci ne laissa pas de me vexer. Je n'étais plus le pauvre voyageur de jadis, compagnon d'un ingénieur portant vingt-

huit millions de titres cousus sous sa veste de cuir. Aujourd'hui je payais, je voulais savoir. Au moment de rejoindre Kleampton, afin de m'en expliquer avec lui, un sentiment de crainte instinctive me retint. S'il allait se fâcher ? Il me faudrait en ce cas renoncer à l'expédition, laisser à d'autres l'orgueil de poser le pied sur cette farouche terre vierge et de donner leur nom à la région inconnue où ils aborderaient. Ces réflexions m'arrêtèrent, et, en prenant mon parti, je me décidai à attendre l'heure qu'il conviendrait à Kleampton de choisir pour ses décisives explications.

Sous le hangar du parc les travaux de l'aéroplane furent poussés avec une activité fébrile et nerveuse.

Au bout de quinze jours le vaisseau aérien prit forme et sur les tiges d'aluminium réunies par les cercles la toile goudronnée fut tendue.

Cela affectait la forme d'un énorme fuseau long de soixante-quinze mètres, d'une résistance à toute épreuve.

Protégée par la cuirasse d'aluminium une autre toile goudronnée se gonflait mollement sous la première. Les tiges d'aluminium étaient à la fois flexibles et résistantes, car par l'électricité on avait soudé leurs pôles extrêmes à la zone neutre du métal.

Hissé à des échelles de cordes suspendues à la toiture et pareil à un énorme écureuil affairé, Toby Kleampton, ses chiffres à la main, examinait les moindres détails, comparait, vérifiait. Il ne blâmait ni ne louait ses ouvriers. D'une parole brève il commandait :

— Ceci à recommencer ; cela à ajouter.

On travaillait dans un impressionnant silence.

Chaque soir, après le départ des ouvriers, j'allais examiner les fermetures du hangar, redoutant toujours un vol ou une intrusion suspecte. Je fermais tout avec soin, car j'étais devenu méfiant à l'excès et je montais véritablement la garde autour de l'aéroplane.

Enfin, après un mois de labeur acharné, le ballon fut monté. Attaché par des câbles de chanvre huilé il se balançait doucement à la mi-hauteur du hangar, réunissant par une disposition ingénieuse les principes du ballon à gaz et des aviateurs modernes et combinant les qualités du ballon dirigeable le plus perfectionné avec celles de la machine volante la plus ingénieusement construite, de sorte que, si le ballon venait à trahir les voyageurs, l'aviateur était à même de leur permettre quand même la réalisation de leur projet, et inversement. J'observai encore que Toby Kleampton avait rigoureusement interdit à ses ouvriers de fumer alors que lui-même dédaignait outrageusement cette prescription. Je tus cependant cette remarque, car en en faisant l'observation je risquais d'indisposer Toby et de donner un motif de juste mécontentement à ses ouvriers.

La pipe était, je crois, le seul vice de l'ingénieur.

Rien ne le pouvait en guérir. Un jour un des câbles de chanvre goudronné s'enflamma au contact d'une allumette jetée par Toby allumant sa pipe. Le fit-il à dessein ? Je ne sais. Toujours est-il, qu'ayant saisi l'électrode d'une pile qu'il préparait depuis plusieurs jours il l'approcha du câble fumant. Le chanvre crépita, tordit sa flamme, s'éteignit. Les ouvriers regardaient ébahis : car tout avait été fait avec une promptitude singulière et dix centimètres du câble peut-être, étaient rous-sis légèrement.

Le lendemain les fils des électrodes formèrent sur la carcasse de l'aéroplane, comme un filet qui l'englobait entièrement. Tous ces fils se rejoignaient dans l'axe d'un bouton d'émail qui allait être fixé à une des parois de la nacelle-cabine. Je compris alors que Toby Kleampton avait trouvé le moyen d'éviter l'incendie de l'enveloppe goudronnée, en l'entourant du réseau électrique destiné à foudroyer le feu dans le crépitement de ses étincelles magnétiques.

Avec l'ingénieur je marchais d'ailleurs de surprise en surprise.

À la tige d'aluminium inférieure s'accrocha la nacelle qui ressemblait assez à un poste de sous-marin. Dans le premier compartiment on installa un moteur de forme très restreinte et qui, pourtant était d'une force de deux cents chevaux. Il commandait une hélice d'aluminium pouvant fournir 2.800 tours à la minute et donner au ballon une rapidité de marche de deux cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Ces chiffres m'éblouissaient. Toby Kleampton les donnait sans manifester sa joie. Quelle force ascensionnelle et quelle vitesse pouvait ainsi fournir l'aéroplane !

La hâte du départ me tenaillait à mon tour. Je ne doutais plus du succès de la conquête inconnue. L'avant de l'aéroplane ressemblait assez à l'arrière d'un navire avec un gouvernail d'aluminium pour diminuer le poids. Tout d'ailleurs convergeait vers cette solidité légère. Du compartiment de tête on dirigeait le navire aérien. Les accumulateurs placés aux côtés de la cabine communiquaient avec le moteur par un jeu de tubulures ingénieusement adapté. Tout cela se résumait enfin dans quelques leviers fixés sur une plaque d'émail blanc, et commandant la descente et la montée.

Qu'on excuse cette abondance de détails techniques. Ils feront comprendre l'agencement de l'aéroplane de Toby Kleampton avec tout ce qu'il y avait de merveilleusement simple dans son invention.

J'ai eu certes le génie des affaires, étant Américain, mais je me sentais totalement incapable d'imaginer quelque chose de pareil à cet aéroplane.

Donc je n'avais rien à dire, mais simplement à admirer, pour mon argent, l'extraordinaire aéroplane de Toby Kleampton. C'est ce que je fis consciencieusement pendant les derniers préparatifs du voyage.

## IV

# OÙ, GRÂCE À TOBY KLEAMPTON, LA CABINE DE L'AÉROPLANE NOUS OFFRE QUELQUES MENUES SURPRISES

Ce jour, à déjeuner, Toby Kleampton me dit :

— Gentleman, j'ai une grâce à vous demander.

— Dites, Kleampton.

— Voici donc. Dans quelques jours nous partons. Nul ne sait encore le but de notre voyage. Il conviendrait qu'on l'ignorât jusqu'au moment où je le jugerai bon.

— Soit. Est-ce tout ? demandai-je, nullement surpris de ces nouvelles exigences de l'ingénieur, habitué que j'étais depuis trois mois à ses plus bizarres fantaisies.

— Non, gentleman, ce n'est pas tout. Consentez-vous à ne me poser de nouvelles questions qu'au moment où nous planerons au-dessus de New-York ?

— Pourquoi cela, Kleampton ?

— Y consentez-vous ?

— Oui, mais pourquoi, encore une fois ?

— Souvenez-vous du quai de la gare de Baltimore ! plaisanta l'ingénieur.

— Kleampton, vos exigences sont offensantes.

— En vérité ? Vous trouvez ? Sont-elles réelles ?

— Oui...

— Exactes ? Vraies ?

— Vraies, oui.

— Et vous vous en offensez ?

— Kleampton, vous alliez la plaisanterie au mystère. La chose est pourtant amplement grave.

— Vous avez fait la promesse, répondit-il. Je compte donc sur vous pour la tenir.

Ce soir-là on apporta, au nom de l'ingénieur, une boîte oblongue, assez lourde, qu'il emporta sans me renseigner quant à son contenu.

Les jours suivants, je le vis à peine.

Mon automobile l'emportait à Boston, à New-York, à Philadelphie. À peine prenait-il le temps de manger.

Enfin nous arrivâmes à la veille du départ. C'était un mercredi, il m'en souvient à merveille.

— Gentleman, demain.

— Oui, master Kleampton, demain.

— Tout est en ordre chez vous ?

— Tout.

— *All right*. On ne sait rien ?

— Non, on ne sait rien.

— À merveille. Bonne nuit, gentleman.

— Bonne nuit, Kleampton.

Fidèle à ma promesse je n'avais plus interrogé l'ingénieur. Ayant pris mon impatience en patience, si j'ose dire, j'attendais anxieusement l'heure du départ. À l'aube j'étais au hangar. Toby Kleampton m'avait précédé. Rapide conversation :

— Bon matin, gentleman.

— Bon matin, Kleampton.

Rude poignée de mains.

— Tout est prêt ?

— Oui.

— À quelle heure le départ ?

— À dix heures.

— Bien.

Pas de paroles inutiles. *Time is money.*

J'allai regarder l'aéroplane. À l'avant se détachait en lettres d'émail son nom : *Météor.*

Les glaces de la cabine brillaient au soleil matinal. C'était là la cage de verre où allaient s'abriter nos deux existences pendant combien de semaines, de jours ou de mois ? Le cuivre des leviers, l'acier des manettes, l'aluminium des tubulures, tout cela éclatait comme de l'or ou de l'argent. À l'avant de l'aéroplane, à la pointe extrême de la tige d'aluminium de l'armature, se suspendait à un bras de cuivre mobile et mis en marche par un fil électrique, une grosse lanterne ronde.

— Voilà donc le fanal qui guidera le *Météor* dans la nuit, pensai-je.

À l'autre extrémité du ballon pendait le drapeau aux treize étoiles de l'Union.

L'exiguïté de la cabine me frappa. Où donc Toby Kleampton avait-il serré les provisions du voyage, les fourrures contre le froid des régions polaires, les mille petites choses indispensables ?

À travers les vitres je ne voyais que thermomètres, instruments spéciaux, et trois caisses arrimées par des courroies de cuir à la paroi gauche. Contre la paroi de droite se serrait une caisse plate de longueur d'homme. Un tabouret de fer était fixé au sol caoutchouté de la cabine. J'en fis le tour. C'était net, clair, propre et vide. Alors seulement je remarquai, au-dessus du moteur, une sorte de lunette d'optique en cuivre, solidement fixée à deux tiges de fer trempé. Je la considérai plus attentivement. Ce n'était pas une lunette, mais c'était une mitrailleuse rayée dont la force de pénétration devait être extraordinaire. Chaque pas me ménageait une surprise, sans compter toutes celles-là que recelaient les boutons d'émail, les leviers de cuivre et les manettes d'acier. Je tentai d'ouvrir la porte de la cabine. La clef était sur la serrure, cependant elle résista à mes efforts.

Je me résignai à attendre l'heure du départ.

Autour de l'aéroplane les ouvriers s'activaient. Le moteur fut mis en marche et trépida en sourdine. La vie mécanique anima le jeu secret des tubulures ; un grand frisson d'évasion secoua le *Météor* au bout de ses câbles tendus.

Chose étrange ! Ainsi qu'on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu on ne parlait pas de départ sous le hangar

de l'aéroplane. On accomplissait la besogne de ce matin comme on aurait accompli un labeur coutumier. Mais une fois de plus je refusai de m'étonner.

Dix heures sonnèrent. Les neuf ouvriers achevèrent leur travail. Toby Kleampton s'approcha de la nacelle la main couverte d'un gant de couleur bizarre. Il ouvrit la porte à l'aide de la clef qui me fut rebelle.

— Qu'avez-vous donc à la main, Kleampton ? demandai-je.

— Un gant de liège.

— Pourquoi cela ?

— La porte est fermée électriquement et le liège est un isolateur de l'électricité, gentleman.

— Fort bien. Partons-nous, Kleampton ?

— Nous partons, gentleman.

Il alla appuyer au bouton électrique de la paroi gauche du hangar. Lentement le toit évolua, découvrit le ciel serein de la belle matinée.

Cela fait, Kleampton me rejoignit dans la nacelle, abaissa une des vitres et cria aux ouvriers :

— Coupez !

Un à un les câbles de chanvre tombèrent et le *Météor* oscilla lentement. La main sur le levier Toby Kleampton fit un mouvement. Un vaste frisson ondula l'armature de l'aéroplane et doucement, dans un froissement des enveloppes gondonnées, nous nous élevâmes à sept mètres du sol.

Les yeux des ouvriers suivaient anxieusement notre ascension. Arrivé à cette hauteur, Toby fit jouer le levier. Le *Météor* s'immobilisa soudain. L'ingénieur alla à la vitre baissée et parla de là aux ouvriers :

— Kenton, treize jours de travail, donc 130 dollars, voilà !

Et sa main lança vers l'ouvrier un sac de toile gonflé d'argent. Une main calleuse saisit le sac au vol.

— Gordon, vingt jours, donc 210 dollars, voilà. Un autre sac tomba. Il en fut ainsi pour les neuf ouvriers. Toute réclamation de leur part fut superflue. Le dernier sac d'argent tombé, Toby revint à ses leviers, souleva celui de la montée et le *Météor*, comme un grand oiseau libéré de sa cage, sortit du hangar, hésita un instant au ras du toit, et brusquement décidé, piqua droit devant lui, dans le grand ciel calme.

Comme il ne sied pas de s'occuper de deux choses en même temps, je m'appliquai à examiner la sensation de la montée. C'était comme un glissement tranquille et sourd sur la neige. Seul le silence de l'atmosphère était troublé par le ronflement aigu du moteur accentué par l'écho des espaces élevés où nous planions. Dans les tubulures quelque chose de saccadé sanglotait comme un glouglou. Devant la glace nette qui fermait le premier compartiment, Toby Kleampton dirigeait la marche du *Météor*. J'allai me placer à côté de lui qui fumait toujours sa pipe de bruyère et alors seulement je regardai le paysage.

À sept ou huit cents mètres sous nous, il filait comme l'eau d'un fleuve qui s'écoule. La mer brillait comme un bouclier de métal semé de petites taches noires qui étaient les steamers, les paquebots d'Europe et les navires marchands. La sensation de ce glissement aérien était d'une douceur

inexprimable. Les poumons se dilataient dans l'air vif qui, à l'arrière de l'aéroplane, faisait claquer les soies du drapeau américain. À terre, infiniment petits, se dessinaient les églises, les palais, les bibliothèques, les monuments de New-York. De petites taches vertes signifiaient les parcs, les jardins, les squares. Les hautes maisons à vingt étages s'écrasaient à cette hauteur, ce n'étaient plus que de petits cubes de pierre blanchâtres.

Alors la main de Toby Kleampton pesa sur le levier et le *Météor* s'immobilisa dans l'atmosphère. Autour de nous fuyaient de légers nuages roses et blancs.

— Que votre curiosité soit satisfaite, gentleman, me dit l'ingénieur. Nous allons visiter la cabine.

Nous pénétrâmes dans le second compartiment. Un des coffrets plats fut ouvert. Des manteaux de cuir verni y apparurent.

— Les fourrures sont inutiles, dit Toby. Ces manteaux nous protégeront mieux que des peaux de loups ou d'ours. Voici le lit.

Il déplia la caisse de grandeur d'homme que déjà j'avais remarquée avant l'ascension. Elle était garnie de matelas de crin, d'oreillers plats et de couvertures à tissu de laine serré pour épargner leur nombre.

— Il n'y a qu'un lit ici, Toby, observai-je.

— Si nous dormons tous deux, qui veillera ?

— C'est juste. Il faut une sentinelle.

— Quand on va vers l'inconnu il faut toujours veiller.

— Et les aliments ?

L'ingénieur ouvrit la boîte oblongue qui lui fut apportée, on s'en souvient, un soir.

Ouverte, elle montra quelques rangées de tablettes blanches et minces, sans odeur aucune.

— Qu'est-ce donc, Kleampton ?

— Notre nourriture pour un an.

— Cela ?

— Oui, cela. Chaque tablette représente un repas azoté pour quarante-huit heures. Sous cette forme nous mangerons 120 grammes d'albumine, 90 grammes de graisses, 330 grammes de féculés. C'est la nourriture de l'avenir. Veuillez goûter, gentleman.

Je brisai une des tablettes. Elle fondit dans ma bouche sans laisser un goût quelconque à mon palais. Et presque aussitôt je me sentis réconforté comme après un abondant repas arrosé de vins généreux et abondants. Cette sensation de bien-être persista.

— Ceci est simplement merveilleux, dis-je à Toby.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, gentleman. Je pense ne pas vous faire changer d'avis pendant toute la durée de ce voyage.

Nous retournâmes dans le premier compartiment.

— Pourquoi cette mitrailleuse, Kleampton ? Comptez-vous chasser la bête polaire ?

— Peut-être, dit-il, mais la mitrailleuse perfectionnée que voici nous rendra sans doute d'autres services que ceux des deux fusils à percussion centrale que j'ai emportés. Vous n'êtes pas sans ignorer la hauteur prodigieuse et la force énorme de résistance des icebergs ?

— Certes, non. Vous voulez les briser à coups de mitrailleuse ?

— Cela vous étonne ? À danger nouveau, arme nouvelle. Nous l'expérimenterons dimanche.

— Dimanche ?

— Oui, nous voici jeudi. Dimanche nous aurons atteint le point de Cook et les régions polaires.

Je frissonnai instinctivement. Quoi ! quelques heures à peine nous séparaient de cet inconnu redoutable où nul n'avait pénétré avant nous ? Dans quelques heures la tragique majesté solitaire du pôle austral allait nous apparaître, à nous, humains favorisés parmi les humains ? À cette pensée ma fierté d'Américain s'exalta. Je m'écriai :

— Le Pôle Sud sera donc américain !

Et me précipitant vers Toby Kleampton je le serrai dans mes bras :

— Toby, vous êtes un grand homme !

Sans me répondre il appuya sur le levier et le *Météor* se remit en marche.

## V

# DE NEW-YORK À LA TERRE DE FEU EN AÉROPLANE

Autour de nous la nuit tombait.

Singulière sensation à deux mille mètres de hauteur !

Dans l'espace inconnu, sous le feu lointain encore des errantes étoiles, parmi le frôlement brumeux des nuages, nous n'étions qu'une flamme immobile, la flamme de l'ampoule électrique éclairant le moteur. Je ne sais pour quel dessein inconnu et mystérieux, Toby Kleampton n'avait voulu que cette faible lueur. Elle l'aidait à surveiller ses manomètres et les degrés de température marqués à la barre de mercure.

Pendant toute la journée, le *Météor* s'était admirablement comporté. Tout ce que l'ingénieur avait prévu s'accomplissait méthodiquement, logiquement, comme s'il se fut agi de la chose la plus naturelle du monde.

Soudain il m'avertit :

— Attention. Nous descendons.

Dans la nuit nous fîmes un saut effrayant de cinq cents mètres. Le mercure oscilla dans la tige de verre, et le *Météor* stoppa. Toby Kleampton s'assura du bon fonctionnement du manomètre. Une nouvelle fois il dit :

— Attention. Nous descendons encore.

Un autre bond nous porta à cinq cents mètres au-dessus de New-York. La clarté de la torche de la statue de la Liberté fut comme la lueur lointaine d'une torche fumeuse. Au-dessous de nous le sol semblait semé de vers luisants immobiles. C'étaient toutes les lumières électriques de la ville qui étoilaient l'ombre.

— Veuillez regarder, gentleman, dit Toby.

Il donna trois tours à une manette, appuya sur l'émail d'un bouton et brusquement quelque chose d'inouï, de fabuleux, apparut dans la nuit de l'espace.

Comme sur l'écran d'un cinématographe géant un cercle lumineux apparut au fond du ciel ; sur ce cercle des lettres hautes, noires, colossales, apparurent. Et je lus ceci :

« L'aéroplane « *Le Météor* » monté par MM. Clarckson et Kleampton, de Long-Island, part à la « conquête du Pôle Sud. »

Cela flamboya dans l'horizon, dirigé en un immense faisceau lumineux sur l'écran de la nuit, et ce faisceau, c'est de la lanterne d'avant du *Météor* qu'il provenait.

Le bras de métal flexible fixant la lanterne tourna. L'inscription s'inscrivit aux quatre coins de l'horizon de la nuit, et confusément, lointainement, nous parvint de la terre, de la ville, de l'Amérique enfin, le tonnerre d'une formidable acclamation, d'un « hurrah ! » triomphal.

Alors Toby appuya sur la manette des électrodes de l'incendie. L'électricité crépita autour de l'armature du ballon, en étincelles fulgurantes ; et au milieu de la nuit, le *Météor* fut comme un soleil vert et bleu faisant explosion au fond du ciel. Cette lueur déchirait les ténèbres autour de nous, emplissait

le ciel, et, comme un navire incendié, nous voguions dans cet embrasement fulgurant qui faisait rebondir dans le ciel des étoiles neuves et des astres inconnus.

Un autre coup de manette éteignit tout, et toujours les acclamations étouffées de la ville en délire nous parvenaient. Et j'admiraï la façon inédite dont Toby Kleampton annonçait à New-York notre départ pour le Pôle Sud, pour la plus merveilleuse et la plus extraordinaire, à la fois, des aventures humaines.

Quand tout fut de nouveau ténébreux autour de nous, il dit :

— Ceci est assez pour aujourd'hui et il s'agit de modérer les transports de nos concitoyens.

Et, les yeux fixés sur la boussole, à travers la nuit, d'une main sûre, Toby Kleampton lança le *Météor* vers le Sud.

Mais la fatigue vint et j'allai m'étendre sur la couchette de la cabine. Mon sommeil fut lourd, peuplé de cauchemars où Toby m'apparut travesti en monstre électrique, fulgurant de flammes vertes et bleues. Dans une aube tiède qui blanchissait aux vitres de la cabine je m'éveillai. Dressé sur la couchette je criai à Kleampton :

— Où sommes-nous ?

— À Panama, gentleman.

Un cri de stupeur s'étrangla dans ma gorge et je crus à la moquerie de l'ingénieur.

Il avait dit vrai. À notre droite écumaient les vagues du Pacifique ; à notre gauche s'argentèrent les flots de

l'Atlantique et du Golfe du Mexique. Nous passâmes au-dessus du Venezuela.

L'extraordinaire voyage continua. Il nous était, à bord du *Météor*, difficile de nous rendre compte exactement de la vitesse de notre course. Le vent semblait nous porter, et au flottement du drapeau à l'arrière de l'aéroplane nous devinions son intensité qui devait être de 17 à 20 mètres à la seconde. Avant que de s'endormir à son tour, Toby Kleampton mangea un quart de tablette azotée et me donna ses instructions. À chaque sifflement du moteur il me suffisait de donner un coup brusque sur le levier afin de maintenir la régularité de la marche. Au bout de six heures de sommeil je devais éveiller Toby. Il en fut ainsi. À l'heure où je le secouai sur la couchette, nous volions au-dessus des vastes plaines du Brésil. Sous nous, les savanes se déroulaient, les prairies, où des troupes de cow-boy chassaient des buffles, où les Indiens hérissés de plumes chevauchaient à travers les hautes herbes. Au soir les feux de Rio-de-Janeiro nous arrêterent.

Une fois encore s'inscrivit aux quatre coins du ciel la flamboyante phrase annonçant notre départ. Des feux de salves, en signe de joie nous répondirent. Pas une seule fois l'idée ne me vint de prier Toby Kleampton d'atterrir afin de recueillir de plus près ces témoignages d'enthousiasme. Depuis notre départ de Long-Island, nous semblions tous deux dégagés des vaines contingences humaines, hantés uniquement par le but que nous nous étions proposé : atteindre la région polaire. C'est pourquoi nous franchissions presque avec indifférence les contrées habitées, désireux d'atteindre la limite des continents connus.

Le samedi, au soir, nous franchissions les dernières Pampas de l'Uruguay pour entrer dans la Patagonie, et l'aube

dominicale éclaira sous nous, au milieu des eaux désolées du Cap Horn, les îlots dévastés et rouges de la Terre de Feu.

Vers le milieu de l'un d'eux la course du *Météor* piqua. Doucement il dépassa les maigres arbustes rabougris, étiolés au vent amer de l'Océan, et s'en alla se poser sans secousse aucune au ras d'un champ d'herbes fanées.

Ayant ouvert avec son gant de liège la porte de la cabine, Toby Kleampton s'en alla visiter les parties du moteur fixées extérieurement. Rien n'avait bougé. Sans un accident, le *Météor* avait fourni cette énorme course de la traversée des deux Amériques en moins de trois jours.

Satisfait de cet examen Toby consulta le temps.

Le ciel se chargeait au couchant de lourds nuages violets, traînant dans l'horizon comme des épaves.

— La mer sera mauvaise, mais à cela il n'y a nul remède ; l'orage vient, soit, acceptons-le, saluons-le, comme l'avant-garde même des souverains du pôle.

Ainsi plaisanta Toby. Avant que de reprendre notre course nous examinâmes une dernière fois la cabine. Un écrou était là qui dépassait la paroi d'acajou cuirassée d'aluminium. À coups de lime Toby Kleampton le fit disparaître et l'ingénieur prit soin de masquer avec une étoupe mastiquée spéciale le contact de l'écrou avec l'air libre. Ainsi plus aucune trace de fer n'apparut.

Le regardant travailler avec un acharnement si obstiné à un objet aussi puéril en apparence, je ne pus m'empêcher de marquer mon étonnement.

— À quoi donc songez-vous, Kleampton ?

La lime à la main il me regarda et, d'une voix où perçait peut-être pour la première fois de l'inquiétude, l'ingénieur me répondit :

— À quoi je pense, gentleman ? À l'aimant du Pôle.

## VI

# DE L'UTILITÉ D'UNE LANTERNE ÉLECTRIQUE DANS LA NUIT DU PÔLE

Lentement, avec la tranquille majesté d'un oiseau, roi des airs, l'aéroplane reprit son vol.

Nous traversions les étendues marines séparant les terres fermes du Pôle des terres fermes du continent. Vers deux heures de l'après-midi les premières glaces apparurent à la hauteur des terres de Gerlache. Ayant obliqué, nous atteignîmes le point où Cook s'arrêta en janvier 1774. À cet endroit personne n'avait passé outre. Là le pied de l'homme s'était arrêté.

— Nous voici dans l'inexploré, dit Toby. Les choses nouvelles vont nous apparaître.

C'étaient toujours sous nous de lugubres solitudes de glaces, des mers gelées et prisonnières entre leurs icebergs. Le froid était devenu vif. Toby avait pris dans le coffre de la cabine les manteaux vernis qui nous protégeaient à l'égal des meilleures fourrures.

— Et maintenant, dit-il, avançons. Il n'y a plus à reculer, quand on est où nous sommes il faut continuer.

Le paysage était sinistre et morne, éclairé d'une lueur blafarde, pâle, comme un jour trouble. De temps à autre nous arrivait le cri lugubre des ours blancs égarés dans ces steppes de glace.

Brusquement Toby me tendit sa boussole.

— Voyez, dit-il d'une voix un peu rauque.

Je regardai.

La boussole déviait ici comme elle dévie au Spitzberg, à 280 lieues du Pôle Boréal.

Nous étions arrivés dans les régions magnétiques.

— Cent vingtième degré de latitude sud, prononça la voix de l'ingénieur.

Il chercha des yeux le baromètre. Sa main s'en empara, l'agita.

Le mercure était gelé.

— Kleampton, dis-je, j'attends que vous teniez votre promesse comme je tins la mienne.

— Ma promesse ?

— Oui. Que comptez-vous trouver au Pôle ?

— Ah ! oui, je vous promis de le dire ici. Ne vous étonnez pas si mes paroles vous semblent étranges.

— Non, Kleampton, je ne m'étonnerai pas.

— Eh bien, je compte trouver l'axe de la terre.

— L'axe de la terre ! Mais vous êtes...

— Voyez, gentleman, la parole est sur vos lèvres. Vous me croyez fou. Vous aviez cependant promis de ne pas vous étonner. Ne tiendriez-vous pas votre promesse ?

— Je vous demande pardon, Kleampton, mais cela me semble prodigieux, extraordinaire.

— Pourquoi cela, gentleman ? Parce que nous serons les premiers à trouver cela ? La découverte de l'Amérique sembla prodigieuse et extraordinaire, elle aussi, à Christophe Colomb, comme celle de la mer de Georges IV au capitaine Weddell, et de la terre Adélaïde à l'Anglais Biscoë.

— Et cet axe, Kleampton ?

— La terre tourne. Toute chose tourne autour d'un axe. La terre, elle aussi, est une chose, donc cet axe existe et c'est vers lui que nous marchons en ce moment. Ce qu'est cet axe, allez-vous me demander, gentleman ? Je ne le sais guère plus que vous, mais je présume que c'est l'axe magnétique dont les ondes sont sensibles à trois cents lieues de son rayonnement. Voilà pourquoi sur un des îlots de la Terre de Feu j'ai limé l'écrou de fer susceptible de nous clouer à l'aimant polaire.

— Mais avant que d'atteindre l'axe terrestre, que pensez-vous rencontrer ?

— La terre est habitable partout, même dans ses régions les plus désolées et le désert africain a les Arabes comme habitants. C'est une loi naturelle. Donc le Pôle doit être habité.

— Des habitants au Pôle ?

— Sans doute, et pourquoi pas ? La planète Mars est parmi les mondes habités, le pôle serait-il seul à être désert, vide, abandonné ?

— Mais la vie est-elle possible à des êtres humains dans le courant circulaire de l'onde magnétique de l'axe ?

— Qui vous dit, gentleman, que les habitants du Pôle sont des êtres conformés comme vous et moi ?

— Des monstres, alors ?

— Peut-être, la chose est probable. Les Marsiens ont une autre conformation que la nôtre à cause des conditions vitales où ils sont placés. Ils subissent logiquement la puissance d'une atmosphère différente de la nôtre. Ils sont à notre humanité terrestre ce que les nègres, les Chinois, les Peaux-Rouges sont à notre race.

Brusquement la voix de Kleampton se tut.

Un phénomène extraordinaire venait de se produire autour du *Météor*.

Nous étions en pleine nuit.

C'était une obscurité bizarre, étrange, qui n'avait rien de commun avec celle des nuits du continent. C'était comme une boue noire où nous nous serions enfoncés insensiblement, brusquement, tout en causant. Un instant surpris par cette nuit, Toby se ressaisit et, donnant un coup brusque au levier, porta le *Météor* en arrière.

Nous nous retrouvâmes en pleine lumière.

— Ah ! ah ! murmura, les dents serrées, l'ingénieur, voilà les farces du pôle qui commencent.

Tous deux nous allâmes nous pencher à la vitre baissée de la cabine.

Devant nous s'érigait, morne, noir, lugubre, le mur de cette ténèbre, comme une brusque séparation d'avec le jour ambiant, pâle et trouble.

Cela semblait défendre l'approche de quelque chose.

De quoi ?

La même pensée nous bondit au cerveau :

Le Pôle !

— Il faut passer, passer coûte que coûte, dit Toby.

La main au bouton électrique il fit jaillir la lumière du phare à l'avant de l'aéroplane. Sur le mur ténébreux la phrase découpa ses grands caractères anguleux :

« L'aéroplane « *Le Météor* » monté par... »

Ce défi au mystère du Pôle, nous semblions le clouer au mur même qui nous en défendait, semblait-il, l'accès.

Mais, chose étrange, là lumière du phare ne pénétrait pas cette obscurité. Elle s'arrêtait à sa surface, coulait au long de cette paroi de ténèbres sans la dissoudre.

— Ici, plus rien à espérer du ciel, dit Toby. Il ne faut compter que sur nous et retrancher le ciel de nos illusions.

Une nouvelle fois, précédés de l'éclat électrique de la lanterne poussé à tous ses volts disponibles, nous entrâmes dans le mur des ténèbres.

Soudain un choc, qui ébranla toute l'armature d'aluminium du *Météor*, retentit.

L'aéroplane était arrêté dans le mur.

Toby Kleampton força sur le levier.

Une nouvelle secousse fit trembler le *Météor* sans toutefois le pousser en avant.

Tous deux nous nous taisions, empoignés par une secrète et fébrile angoisse.

Si ce mur de ténèbres allait nous bloquer, nous retenir prisonniers ?

Malgré le froid extrême une brûlante sueur me perlait au front. Les lèvres de l'ingénieur s'étaient crispées. Je voyais l'effort de ses mains sur le levier gonfler les petites veines bleues à fleur de peau. Il recommença sa première tactique, tira à lui le levier et le *Météor* reculant se retrouva dans la lumière blafarde des champs de glace.

— Nous passerons ! cria Toby s'exaltant devant cette résistance. Nous passerons ! Là, est l'axe ! Là est le Pôle ! En avant !

Et d'un ton de commandement qui résonna terriblement dans l'écho de la solitude glacée, il répéta, hurlant presque :

— En avant !

Comme un bélier furieux, pointant de la proue, le *Météor* bondit en un effort qui fit craquer les tiges et les cercles de son armature. Il s'enfonça droit dans le mur de nuit, le troua, le traversa dans un grand bruit de déchirement qui craqua autour de nous comme si l'aéroplane éclatait.

Brusquement le phare à l'avant du *Météor* s'éteignit – du moins cela nous sembla.

Le mur ténébreux était traversé.

## VII

# L'ÉTRANGE PLUIE AU DELÀ DU MUR DE BITUME

Je m'attendais à trouver dans la région nouvelle où nous entrions, ce que Toby Kleampton m'avait annoncé : l'axe magnétique de la terre. Il n'en fut rien. Derrière nous, s'érigait le grand mur noir qui de ce côté semblait liquide, oui, véritablement liquide ; car de haut en bas, du faite que nos yeux ne pouvaient discerner, à sa base qui s'enfonçait dans des blancheurs vagues et neigeuses, des masses noires et gluantes coulaient lentement. Le mur dégageait de ce côté une chaleur intense qui enveloppait le *Météor* d'une fumée trouble.

— C'est du bitume, dit Toby Kleampton.

À présent je comprenais la résistance opaque de la masse ténébreuse, et ayant levé la tête, je vis que l'armature du ballon était tout entière enduite de cette boue visqueuse et gluante. Elle cachait les tiges et les cercles d'aluminium, enduisait les parois extérieures de la cabine et engluait l'hélice. Cela ne retardait pourtant notre marche en aucune façon et n'avait fait sur l'aéroplane qu'une manière de vernis noir et fumant.

Ce phénomène n'avait pas passé inaperçu aux yeux de l'ingénieur. Il considérait, autant que faire se pouvait à travers les glaces brouillées, le nouvel et funèbre aspect de l'aéroplane.

— Le Pôle nous prévient, murmura-t-il, soyons sur nos gardes.

Il pesa sur le levier de cuivre.

— Stoppons.

Le moteur siffla. Dans la tubulure des accumulateurs gronda un souffle rauque sous lequel le *Météor* frémit.

Nous étions arrêtés.

Par une des glaces baissées, Toby Kleampton étendit le bras et passa sa main gantée sur une des parois de la cabine. Le gant revint enduit d'une couche épaisse de noir liquide. Cela fait, il ferma la vitre et commença une expérience dont j'ai gardé dans ma mémoire tous les détails. Dans la boîte des instruments barométriques et des outils il choisit un marteau de fer et l'enduisit de ce liquide, soigneusement, sur toutes ses faces. Ainsi recouvert il plaça le marteau devant le pôle électrique du moteur. Le fer n'alla pas vers l'aimant. Alors Toby Kleampton sourit.

— Quand je construisis l'aéroplane, dit-il, je n'avais pas pensé à la puissance magnétique qui aurait pu nous envelopper malgré l'absence de toute pièce de fer à l'extérieur de la cabine. C'était un tort et nous aurions dû rebrousser chemin aujourd'hui. Mais nous avons eu quelqu'un de plus prévoyant pour nous : le bitume. Sous cette carapace boueuse nous sommes désormais à l'abri du magnétisme. Nous pouvons marcher.

Il regagna le premier compartiment ; mais au même instant je vis son visage devenir rouge sanglant, comme s'il eût été brusquement écorché. Aussitôt la cabine tout entière devint rouge. Je me précipitai vers Toby Kleampton, mais son doigt m'indiquait ce qui venait de se passer autour de nous.

Une pluie rouge tombait.

C'était comme une averse de sang qui battait les vitres de la cabine, qui coulait sur l'aéroplane et nous semblions immobilisés dans un énorme océan de meurtre et de massacre.

Sans doute mes yeux devaient exprimer une bien grande épouvante, car Toby Kleampton me dit :

— Rassurez-vous, gentleman, nous allons savoir ce que cela veut dire.

Il tendit la paume de la main vers la pluie rouge et en recueillit quelques gouttes qu'il examina au microscope. Son examen fut bref.

— Ce n'est que du fer et du chrome, dit-il, principes de la coloration. En réalité la pluie que voilà est faite de grains de quartz et de cristaux cubiques transparents, de sel marin et de gypse, donc...

— Donc ?

Ma voix haletait :

— Donc, Kleampton ? Pour le nom de Dieu, dites...

— Donc, gentleman, nous nous trouvons à proximité de régions ferrugineuses et marines.

— Et le Pôle ?

— Attendons. Nous allons nous remettre en route.

Alors un autre phénomène se produisit.

— Voyez, Kleampton, la pluie rouge est immobile autour de nous.

— Immobile ? dit Kleampton sceptique.

Il regarda attentivement.

— Elle vous semble immobile, répondit-il. Il n'en est rien. Au contraire, sa force de descente a augmenté dans des proportions énormes. Cette pluie atteint en ce moment la vitesse de la lumière, soit 300.000 kilomètres à la seconde. Voilà pourquoi elle vous semble immobile.

— Alors, Kleampton, que décidons-nous ?

— Prenons des forces, gentleman, et mangeons une tablette azotée. Le difficile de la tâche va commencer, j'imagine. Maintenant que nous voyons le danger nous savons quelles précautions prendre, et nous allons rendre au Pôle les honneurs qu'on lui doit.

Les plaisanteries de Toby Kleampton me raffermirent, non que je fusse démoralisé ou peureux, mais la solitude des régions perdues pèse étrangement sur le caractère. Nous mangeâmes une moitié de tablette et, avant que notre repas fût terminé, la pluie avait cessé.

Sous nos pieds s'étendait une vaste plaine déserte, toute rouge, toute boueuse.

Nulle trace de végétation, nul accident de terrain. C'était l'immense platitude d'un désert où rien n'arrêtait le regard, borné au lointain par la haute muraille noire de bitume fumant. Nous n'avions plus la sensation de l'heure, du jour ni de l'altitude.

Nos montres s'étaient brusquement arrêtées comme sous une influence mystérieuse ; les baromètres gelés, condensés, n'indiquaient plus de température et nos boussoles déviant, nous privaient de la direction connue. Je fis observer tous ces détails à Toby Kleampton qui réfléchissait profondément.

— L'heure nous importe peu, me répondit-il enfin ; le jour polaire nous guidera, car il doit exister ici la succession logique de l'ombre et de la lumière. Quant à la direction exacte que la boussole n'indique plus, cela n'est point grave. Le mur de bitume semble entourer la région où nous sommes d'un immense cercle. Dans ce cercle se trouve le Pôle et l'axe. Ce n'est donc qu'une question d'heures pour arriver au point précis. Nous pouvons marcher.

Le moteur ronfla. Le *Météor* désormais lugubre et bitumeux se mit en marche, droit devant lui, vers l'inconnu. Au fur et à mesure que nous avançons, nous remarquons que les électrodes des piles du moteur crépitaient et que de petites flammes bleues et vertes léchaient les isolateurs. L'influence magnétique se faisait sentir. Nous étions proches de quelque chose. Mais de quoi ?

## VIII

# L'AURORE AUSTRALE DU PÔLE MAGNÉTIQUE

Au fond du ciel – si on peut appeler *ciel* ce qui formait l'atmosphère ambiante – quelque chose de jaune, de brillant, de doré avait surgi.

— Le soleil ! m'écriai-je.

L'ingénieur ne répondit pas ; mais son regard, comme le mien, considérait le globe d'or qui montait à l'horizon. Qu'on excuse l'idée bizarre qui me vint en une aussi émouvante circonstance, mais il me semblait que c'était comme un beau dollar neuf qui montait au loin, parmi des brumes roses et flottantes.

C'est vers cette chose brillante et lumineuse que le *Météor* marchait de toute la force de son moteur. À chaque embardée de l'aéroplane un tressaillement bizarre et inquiétant secouait les boussoles. Elles s'agitaient dans leurs cercles de cuivre, tournant éperdument de leurs aiguilles aimantées, comme folles et furieuses. Un mot de Toby Kleampton me prévint :

— L'orage magnétique.

— Et ça ? lui demandai-je, le doigt désignant le globe d'or à l'horizon.

— Nous allons voir, dit-il.

Combien d'heures dura la course du *Météor* ? Je ne sais. Et comment le savoir ? Je l'ai dit, à notre entrée dans les

régions polaires, nos montres s'étaient arrêtées et rien ne pouvait nous guider sur la marche de l'heure dans l'inconnu où nous voguions.

Cependant la lueur dorée grandissait à vue d'œil.

Brusquement ce fut comme l'éruption d'un volcan. Des ors, des pourpres, des verts, éclatèrent en fusées dans le ciel et un spectacle inouï s'offrit à nos yeux.

— L'aurore australe ! dit Toby.

Nous assistions, muets, à son explosion. Des bandes égales montaient au ciel à présent, étageant les pourpres sur les ors et les verts sur les pourpres. À la base de ces couleurs, rayonnait le globe d'or avec une force singulière. Sous nos pieds, le décor avait, lui aussi, pris un autre aspect. Ce n'était plus la plaine unie, plate, uniforme, et monotone, bornée par le mur de bitume, mais un paysage, hérissé de rochers qui semblaient garnis de mousses vertes. Une étrange végétation inconnue garnissait le sol. À la hauteur où nous étions, on distinguait confusément des arbres extraordinaires, mais tous penchés, inclinés, dirigés et ployés dans une même direction. Toutes ces branches tendues vers le même point de l'horizon semblaient autant de bras suppliants brandis vers un dieu discret, farouche et invisible.

Toby Kleampton ne fut pas sans le remarquer.

— Observez la direction de ces arbres, gentleman, c'est une indication précieuse. Dans cette direction, se trouve ce que nous cherchons. Ralentissons la course afin d'observer les détails de la région.

Et il pesa sur ses leviers.

Le *Météor* ralentit doucement sa marche.

Devant nous, au loin, l'aurore australe déployait une magnificence expirante. Les tons des couleurs se dissolvaient lentement dans l'atmosphère brumeuse, se mêlaient confusément, se fondaient entre eux.

Seul le globe d'or ne diminuait pas d'éclat.

Alors nous prîmes le seul parti raisonnable, celui de descendre à terre et le *Météor* fut amené à ras le sol où il s'immobilisa.

Sortis de la cabine nous remarquâmes que la clef avait disparu de la serrure.

— Elle sera tombée au cours du voyage, dis-je à l'ingénieur.

Celui-ci, penché sur la serrure, l'examinait attentivement, hochant la tête.

— Non, dit-il, enfin, la clef n'a pas été perdue, gentleman.

— Pourtant, Kleampton, elle était là au départ de Long-Island.

— Elle était là encore au départ de la Terre de Feu.

— Vous voyez bien Kleampton, que j'avais bien raison de dire que...

— Oui, je vois qu'elle a disparu. Et je prétends qu'elle a été arrachée.

— Arrachée, Kleampton ? Vous plaisantez, sans doute. Arrachée ? En vérité !... Et par qui, s'il vous plaît ?

— Par le Pôle.

— Par le...

— Oui, par l'aimant du Pôle. La clef était de fer doux, mais fixée intérieurement par un crochet à ressort qui empêchait sa chute pendant le voyage. Il a donc fallu toute la force magnétique terrestre pour l'arracher de là. J'ai idée, gentleman, que nous retrouverons la clef de l'aéroplane en un singulier endroit.

— Quel endroit, Kleampton ?

— Qui vivra verra, dit sentencieusement l'ingénieur.

Il s'immobilisa, sembla réfléchir profondément, et ajouta :

— Marchons.

Alors nous regardâmes autour de nous la terre inconnue où nous avions abordé.

## IX

# UN GOUFFRE SANS ÉCHO DANS LA TERRE DU PÔLE

Le savant hollandais Lœwenhœuck qui compta les 27.000 facettes de l'œil de la mouche, n'aurait certes pas eu la patience de dénombrer les espèces végétales de la terre où le *Météor* s'était arrêté.

Le sol était verdâtre et gris, couleur de cendre éteinte, et dans ce sol une extraordinaire végétation élançait ses tiges, poussait ses troncs lisses ou rugueux.

C'étaient des plantes et des arbres inconnus que je n'avais vus nulle part, malgré mes séjours dans les Pampas et les marécages des savanes où la flore atteint une intensité et une diversité vraiment extraordinaires.

Toby Kleampton la considérait avec le même étonnement, et ayant pris une branche à portée de sa main, il la cassa. Ni l'un ni l'autre nous n'entendîmes le bruit de la branche arrachée. Je regardai surpris, Kleampton.

— Nous voici revenus deux ou trois mille ans en arrière, me dit-il.

Mais les mots moururent sur ses lèvres.

Il me regarda.

Ses paroles tombaient comme mortes.

Il n'y avait plus d'écho ici.

Après tant d'autres phénomènes, celui-ci ne nous arrêta pas outre mesure. Nous avons compris que nul étonnement ne devait plus nous surprendre dans la terre mystérieuse que nous violions et que notre pas foulait après ses sommeils millénaires.

Cette absence de tout écho enlevait à notre voix sa vibration naturelle. La seule comparaison que je puisse trouver à cet égard, c'est de dire qu'elle semblait comme inerte, molle, flasque.

Cependant, nous examinions les végétations. Grâce aux connaissances de Kleampton, j'appris leurs noms. Il y avait là des fougères arborescentes de trois cents pieds de haut, qui bruissaient en silence, car on voyait leurs feuilles dentelées et légères s'agiter sous un vent dont Kleampton estima la vitesse de 7 à 9 mètres à la seconde. À côté d'elles poussaient, mêlées, confondues, en désordre, l'alsine, les myagres, les agames qu'on rencontre quelquefois au mont Boha, les cryptogames à gaines dentelées, les cycadées du grès vert, les calamites du grès bigarré, les characées des terrains tertiaires, les lycopodes difformes, les conifères du lias et des ormes monstrueux à qui, comme on le sait, les houillères terrestres doivent leur origine.

Tout cela se dispersait à travers les terrains de cendre que nous traversions, sans perdre toutefois de vue l'aéroplane. Ces plantes étaient ici sans odeur et sans parfum, seule flottait la senteur du tabac de Virginie fumé par Toby Kleampton.

Nous atteignîmes une colline peu élevée, et, arrivés au sommet, un spectacle bizarre nous arrêta.

Imaginez une mer calme, verte, qui bat sans bruit de ses vagues écumeuses, une plage immense, et sur cette plage un

amas incroyable de carcasses de navires, de squelettes de bâtiments marins.

Le même cri jaillit à nos lèvres :

— D'autres sont déjà venus !

Alors nous vîmes que ces carcasses de navires bougeaient, avançaient, comme poussées par une force invisible. D'autres surgissaient lentement de la mer silencieuse, comme si on les halait sur la plage. Pourtant on ne voyait aucune forme vivante capable d'imprimer ces mystérieux mouvements aux épaves qui avançaient doucement, couchées sur le flanc.

— Il faut approcher, dit Toby Kleampton, d'un ton décidé. Et je le suivis.

À notre approche, brusquement, les épaves s'arrêtèrent.

Tout resta immobile sur la plage et une brigantine démantée, qui surgissait silencieusement de l'eau verte, s'y enfonça doucement, sans bruit.

La stupeur nous rendait muets.

De l'aéroplane à la hauteur où nous marchions, ce spectacle ne nous était pas apparu, et la teinte verte de cet énorme gouffre sans écho était à nos yeux restée confondue parmi la verdure étrange de la flore polaire. Maintenant sa glauque hideur s'offrait à nous. Toby Kleampton s'approcha des épaves et les considéra curieusement. Elles méritaient d'ailleurs largement cet intérêt et moi-même je pris plaisir – si je puis employer ce mot en une pareille circonstance – à admirer l'élégance des formes et à chercher leur lieu d'origine. Cela présentait assurément quelques difficultés, mais le moyen de les vaincre ma mémoire sut les fournir.

Parmi ce havre d'épaves, ce grand et lugubre port de vaisseaux sombrés, je reconnus les galiotes hollandaises, les balancelles aux extrémités pointues, les tartanes turques, les galéaces anciennes à rames et à voiles, car, dans ce désordre de carcasses, les navires d'autrefois voisinaient avec les bâtiments modernes, et le sloop s'appuyait à la caravelle, le brick au lougre, le chébec au yacht, la galère capitane à la caique, la tartane aux voiles triangulaires à la barquerolle sans mât, la jonque à la galéace à rames, l'yole à la mahone, la prame à un seul pont à la goélette espagnole, la balon siamois à la pirogue amboinienne, la caravelle au dogre ; la felouque, étroite et longue, gisait côte à côte avec la bombarde, la polacre avec la galiote, la lanche avec la gabarre, la caraque avec le trois-ponts des anciennes marines royales.

L'attention portée à cet étrange spectacle me faisait oublier Toby Kleampton. Je le trouvai, au haut d'une coque renversée, penché sur le gouffre silencieux de cette mer muette.

— Que pensez-vous de cela, Kleampton ? dis-je.

— Rien qui ne soit à la fois simple et troublant.

— Simple, dites-vous ?

— Oui, nous nous trouvons ici au confluent marin de tous les courants des mers connues et inconnues. Voyez, ce courant décrit ici une courbe prolongée comme s'il tournait autour d'un axe...

— Je comprends, Kleampton. Vous voulez dire qu'autour du Pôle ce courant décrit sa courbe avant de rejoindre les océans ?

— Cela même, gentleman. Voilà ce qui explique ici, non la position, mais la présence des épaves : Beaucoup d'entre

elles sont vieilles, rongées par les eaux, d'autres semblent plus récentes. C'est donc un courant en perpétuel mouvement de rotation qui les entraîna et les entraîne.

— Ceci est pour ce qui vous semble simple, Kleampton. Mais vous avez parlé d'une chose troublante ? Peut-on savoir laquelle ?

— Certes oui, car comme moi vous n'êtes pas sans l'avoir observée. J'entends parler du mouvement qui semblait entraîner tous ces navires.

— Oui, je le vis. À quoi donc l'attribuez-vous ?

— Gentleman, vous allez une fois de plus me croire fou.

— Kleampton, ai-je dit cela ?

— Ai-je dit gentleman que vous le disiez ? C'est croire que je suis fou et non le dire.

Par goût de la contradiction et aussi par vanité, car la vanité n'abdique jamais ses droits, je déclarai :

— Je n'ai jamais pensé cela, Kleampton.

— Oh ! je ne vous en veux pas, dit-il calmement, car le vrai semble souvent peu vraisemblable. Donc les mouvements des épaves je les attribue à l'effort d'êtres animés enfuis à notre approche.

— Mais nous ne vîmes personne.

— Qui vous dit, gentleman, que les habitants du Pôle sont des êtres visibles et qu'ils ne se meuvent pas dans l'atmosphère magnétique en formes impondérables ?

Que répliquer à cela ? Rien. D'ailleurs mon attention à ce moment fut distraite par un corps noir jeté par la vague sur la plage, à quelques mètres de nous, et qui se débattait parmi des débris de bois et des fragments d'épaves.

C'était une sorte de poisson de forme quadrangulaire, long au moins de onze pieds. Au lieu du bec aigu commun, la tête se terminait par une véritable trompe d'éléphant, flexible et molle, et au-dessus de deux yeux ronds, sans prunelles, s'élevaient deux cornes droites et grises. La peau de la bête était rude, couverte de légères écailles qui tombaient, une à une, à chacun de ses mouvements sur le sable.

— Quel monstre affreux ! m'écriai-je.

— Quoi, dit Kleampton, ignorez-vous le nom de la bête, gentleman ?

J'avouai mon ignorance. Toby me renseigna :

— C'est l'animal, longtemps considéré comme chimérique et fabuleux, connu sous le nom de taureau de mer. Ceci présage du neuf. Écartons-nous, car nous allons sans doute assister à une chose curieuse.

Derrière la carcasse d'une brigantine échouée, nous nous mîmes à couvert et, par les interstices des sabords crevés, nous regardâmes l'endroit où le taureau de mer se débattait en grands soubresauts. Quelque chose de luisant, en forme de bouclier, s'éleva soudain au-dessus des eaux vertes. Cela se rapprocha, et bientôt deux bras humains, oui humains, mais onglés effroyablement, s'attachèrent aux galets de la plage. Le reste du corps, démesurément long, – 25 pieds au moins – et large de 18, se traîna bientôt sur la grève silencieuse. Il se terminait par deux jambes, humaines, elles aussi, et onglées

comme les bras. L'aspect général de la bête était celui d'une énorme raie hideuse.

Je compris ce qui l'attirait ici, près du corps du taureau.

— C'est la bête dénommée diable de mer, me souffla Toby Kleampton à l'oreille.

Ce que fut le combat de ces deux monstres on se l'imagine difficilement. Sous les ongles du diable la peau rugueuse du taureau se crevait, déchirée en larges lanières de cuir huileux. Des blessures coula un sang noirâtre qui trempa le sable de la plage. En vain, la trompe d'éléphant essaya d'envelopper le corps du diable. Les bras, les terribles bras onglés, faisaient prompte besogne et bientôt, avec une rapidité inouïe, le cadavre du taureau fut entraîné vers les eaux vertes où il s'engloutit. Je frissonnais d'horreur et de dégoût.

— La présence du taureau de mer dans ces parages indiquait celle du diable, dit Toby Kleampton en se dégageant de l'abri de la brigantine. Vous allez voir des poissons rares, gentleman. Venez.

Je le suivis.

Une espèce de roc brisé surplombait, au bout de la plage, les eaux. La pierre moussue, rongée par un sel âcre, s'avancait en pointe aiguë dans la mer silencieuse et muette. C'est là que Toby Kleampton alla se coucher à plat-ventre, la tête dépassant seule la pierre. Il me fit en silence signe de l'imiter, et doucement je me laissai glisser à côté de lui, ma tête près de la sienne.

Ah ! l'étrange, affreux et admirable spectacle ! Cette mer glauque avait une eau d'une limpidité merveilleuse, transparente comme une des vitres de cristal taillé de la cabine du

*Météor.* La profondeur était inouïe et on pouvait discerner tous les détails du gouffre marin, les montagnes de sable, les forêts d'algues, les archipels de coraux.

À travers tout cela circulaient des poissons monstrueusement beaux. L'éclat d'argent de leurs dos rayés striait la glauque transparence des eaux. Des nageoires d'or, de mercure, d'antimoine, ramaient entre les algues flottantes. C'étaient des marteaux à tête plate, aux dents tranchantes, des crapauds de mer ventrus, aux prunelles d'or, des pilchards énormes, de longues bécunes, des batteurs, des suceurs à la tête terminée en bec d'oiseau, des lunes et des soleils de mer, de terribles torpilles aux beaux yeux semblables à ceux des femmes, des bennets à écailles pourpres rayées d'or, des brassems rouges et des brassems bleus, des lions de mer aux langues énormes pesant à elles seules 50 livres ; des grampus longs de 50 pieds livraient des combats aux vaches aquatiques au cuir poilu épais d'un pouce, et le porc-épic marin, le narval, le xiphin tourbillonnaient autour de cette lutte qui agitait les bas-fonds madréporiques de la mer sans écho.

Mais les courants sous-marins entraînaient les poissons et d'autres arrivaient, pressés, innombrables, dont les avant-gardes semblaient être des bandes de poissons-volants.

Soudain, Toby Kleampton se releva.

Il aspira fortement le vent comme pour y découvrir une odeur.

— Ne sentez-vous rien, gentleman ? me demanda-t-il.

J'aspirai fortement à mon tour et je crus discerner dans le vent venu de la terre une odeur âcre et forte.

— Le pétrole ? n'est-ce pas dit l'ingénieur.

— Oui, ce doit être le pétrole.

Toby Kleampton fit alors quelques pas, quitta la plage et s'arrêta sur la terre meuble, cette terre de cendre grise où nous avions admiré déjà les énormes fougères arborescentes. S'étant penché, il fixa la terre et tirant de sa poche un couteau, il gratta le sol, prit une poignée de terre et la respira. Dans ce mouvement, il avait laissé planté, devant lui, dans le trou, le couteau.

Brusquement, nous vîmes cette chose affolante : Le couteau sortit de terre comme attiré par une force mystérieuse, se dressa tout droit et obliqua.

Comme une flèche il s'enfonça dans l'horizon devant nous, au delà des terres, troua des brumes qui voilaient le paysage et disparut à nos yeux.

— Il nous indique la direction, murmura Toby. C'est là-bas qu'est le Pôle.

— Le Pôle ?

— N'avez-vous point deviné, gentleman, que l'acier du couteau a été repris par l'aimant du Pôle ?

Je n'eus par le loisir de réfléchir. Je jetai un cri de terrible angoisse et d'horreur :

— Toby !... Toby !...

— Quoi donc, gentleman ?

— L'aéroplane !

— L'aé...

Toby blêmit. Une pâleur inconnue envahit son visage et ses mains tremblèrent. Un râle rauque s'étrangla dans sa gorge :

— L'aé... ro... plane !!...

Le *Météor* avait disparu.

## X

# À LA CONQUÊTE DE L'AÉROPLANE

Je me souviens que je pleurai comme un enfant. Avec l'aéroplane nous nous sentions les maîtres de cette nature hostile et rebelle, nous étions les conquérants de cette terre farouche à laquelle, un par un, nous déroptions ses redoutables secrets.

Et voici que nous nous retrouvions, après l'ivresse de ce triomphe de la science sur les forces naturelles, seuls, abandonnés, sans défense, sur ce sol qui semblait être celui de la nature préhistorique, à l'époque tertiaire ou quaternaire.

Que faire ?

Qu'allions-nous devenir ?

Je me suis trouvé dans ma vie active et laborieuse deux ou trois fois en présence d'un désastre financier imminent, mais chaque fois j'y sus tenir tête, et au lieu de m'abandonner au sort, reprendre énergiquement le dessus.

Mais devant le désastre du *Météor* disparu, je m'abandonnais. C'était la mort à brève échéance, sans nourriture, sans armes, sans rien de ce qui aide ou défend le voyageur dans une affreuse solitude de pays inconnu.

Devant moi, Toby Kleampton était debout, sans une trace d'émotion apparente.

— Toby, criai-je, car le danger rend familier, Toby qu'allions-nous devenir ?

Il ne se départit pas de sa politesse habituelle :

— Gentleman, nous allons partir à la conquête de l'aéroplane.

— Vous savez donc, Kleampton, où se trouve le *Météor* ?

— Mon couteau a indiqué le chemin, il me semble.

— Au Pôle... ? À l'axe... ?

— Parfaitement. C'est encore une des farces du magnétisme. Là où est la clef et le couteau nous retrouverons l'aéroplane.

— Alors, que faisons-nous, Kleampton ?

— Nous nous mettons en route, gentleman.

— À pied ?

— À pied, parfaitement. Avons-nous un autre moyen de locomotion à notre disposition ?

— C'est vrai, je perds la tête. C'est qu'aussi la situation que voilà est tellement effrayante !

— Rassurez-vous. Tout s'arrange et un bon Américain ne meurt pas ainsi. Vous voulez retrouver l'aéroplane, n'est-ce pas ?

— Oui, je veux.

— Fort bien. Je partage cette volonté. Donc nous retrouverons le *Météor*. En route, gentleman.

Je me levai péniblement.

Le courage de Toby Kleampton me donna de l'énergie.

— *All right*, dis-je, vous avez raison, Toby, un Américain doit aller jusqu'au bout.

Nous allâmes vers l'endroit où nous avons laissé le *Météor*.

Dans la terre, nous retrouvâmes l'empreinte de la cabine. C'étaient les seuls indices qui restaient de la présence de l'aéroplane.

— Sans doute, dis-je à l'ingénieur, le *Météor* sera parti alors que nous regardions le taureau de mer.

— Cela est possible, gentleman. Et ceci nous prouve qu'il faut point mener une exploration à deux quand on laisse derrière soi son salut. Nous ne songeâmes pas assez aujourd'hui à demain. Acceptons la punition d'un cœur ferme et marchons, gentleman.

Nous nous mîmes en route.

Ce ne fut qu'alors que je remarquai que les régions polaires étaient sans nuit.

Les prévisions de Toby Kleampton étaient donc mal fondées puisque depuis notre passage, à travers le mur de bitume aucune ombre n'avait succédé à la clarté. C'est là ce que je fis observer à l'ingénieur. Sa réponse me convainquit de la puérité de ma remarque.

— Vous ai-je dit, gentleman, que la nuit polaire avait comme la nuit terrestre une durée de 12 heures ou toute autre limite naturelle ? Non, je crois. Je réservais mon avis, et cette réserve se trouve justifiée par mes observations. La nuit polaire doit avoir six mois comme son jour. Or nous sommes dans ce jour de six mois qui peut-être finira dans une heure, ou demain, ou dans cinq mois.

Je pris le parti de me taire. Mon défaut de raisonnement logique s'accusait trop devant les déductions simples et méthodiques de l'ingénieur. Soudain la pluie rouge se remit à tomber. Le dos courbé, la tête entre les épaules nous marchions dans la direction suivie par le couteau de Toby Kleampton. La pluie cessa, du moins c'est ce qui nous sembla, mais nous étant retournés, nous vîmes distinctement son averse continuer derrière nous. Nous étions entrés dans une zone neutre qu'elle épargnait.

Alors j'aperçus distinctement à quelques milles devant nous un nuage brumeux, opaque, pâle, qui, partant du ras du sol, s'élevait dans l'air à une hauteur dont l'œil était impuissant à apercevoir le faîte. C'est vers ce nuage que nous marchâmes.

Au fur et à mesure que nous avancions, les jambes brisées, fatigués, exténués, l'odeur de pétrole humée au bord de la mer silencieuse, s'éleva derechef. Cette fois, elle était plus forte, plus pénétrante, d'une âcreté tenace.

— Regardez, me dit Toby.

Il leva le pied et l'empreinte de sa semelle resta fixée dans la terre molle et humide. Une eau bleuâtre sourdait dans l'empreinte ainsi laissée et cette eau, c'était du pétrole.

— Voilà un beau trust à réaliser, n'est-ce pas gentleman, que celui des pétroles du Pôle ? plaisanta l'ingénieur.

Malgré moi je souris.

— Qui sait ? dis-je. Cela n'est pas impossible.

— À un Américain rien n'est impossible, dit calmement Toby.

Et je vis qu'il ne plaisantait plus.

Devant le mur nos pas s'arrêtèrent. Avançant les mains nous les enfonçâmes dans cette espèce de brume cotonneuse, ouatée et molle au toucher. Nous y entrâmes et cette brume nous enveloppa comme un manteau. La marche dura une heure, peut-être deux. J'avais perdu toute conscience et toute notion du temps.

Brusquement, Toby cria :

— Le voilà !

L'aéroplane était devant nous, mais quelque chose d'étrange arrêta nos pas. Nous étions entourés de gerbes électriques qui fusaient de partout, éclataient sans bruit avec leurs bouquets d'étincelles rouges, vertes et bleues. Cela enveloppait le *Météor*, l'illuminait comme aurait fait un incendie ou un feu d'artifice. Mais au long de l'armature noire de bitume, les étincelles pétillaient en glissant, comme repoussées par cet isolateur naturel.

Chose bizarre, l'aéroplane semblait rivé au long d'une colonne brumeuse, bleuâtre, par le bas de la nacelle.

— L'écrou ! dit Toby.

Je compris que le manchon d'étoupe mastiquée appliqué à l'arrêt de la Terre de Feu avait cédé à la force magnétique. L'aimant polaire retenait donc prisonnier le *Météor*. La position inclinée de la cabine sens dessus dessous en rendait en ce moment l'accès particulièrement difficile, d'autant plus que l'atmosphère électrique en défendait l'approche avec ses étincelles crépitantes.

Il fallut cependant se décider.

— Craignez-vous les brûlures ? me demanda Toby.

— Si la conquête de l'aéroplane est à ce prix, non.

— Alors, suivez-moi, gentleman.

Tête basse il se précipita. Les gerbes éclataient autour de nous, éparpillant leurs étoiles vertes et bleues en pluie de feu. La porte ouverte, Toby se rua dans la cabine. Je m'y engouffrai à mon tour, les mains brûlées, les cheveux roussis.

Je vis l'ingénieur suspendu à ses leviers, soulever ses manettes, tâter les tubulures en un instant. Le moteur craqua dans tous ses écrous. Un choc terrible ébranla l'armature et les cercles distendus, les tiges d'aluminium secouées du grand frisson électrique, bousculés, renversés dans la cabine parmi nos tablettes azotées, nos instruments d'optique, les outils, les armes, les vêtements, avec un « *ahant* » formidable, le *Météor* s'arracha de l'aimant polaire.

— L'axe ! L'axe ! hurla Kleampton, nous allons vers l'axe !

Je m'accrochai à son bras :

— Toby, au nom du Seigneur, je vous en supplie, reculons... nous tenterons la chose demain, aujourd'hui je n'en puis plus... Voyez, je tombe... Et littéralement, je défailtais d'émotion et de joie. Toby souscrivit à la nécessité, car il comprit que son effort serait vain. Les leviers tombèrent, les manettes furent baissées. Le ballon tourna sur lui-même, obliqua vers la brume ouateuse qu'il traversa au milieu des explosions électriques. Nous vîmes au loin briller les eaux vertes du gouffre sans écho.

Nous étions sauvés.

## XI

# L'INGÉNIEUSE IDÉE QU'EUT TOBY KLEAMPTON POUR DÉMASQUER LES HABITANTS DU PÔLE

Le ballon immobile à quatre cents mètres, Toby et moi nous dormîmes d'un sommeil pesant, angoissé, peuplé de cauchemars. Néanmoins reposés, plus calmes, nous nous trouvâmes debout le lendemain – je dis le lendemain, quoiqu'il n'y ait eu aucune ombre nocturne à cette journée laborieuse et mouvementée. Les tablettes azotées nous donnèrent de nouvelles forces et Toby fit atterrir le *Météor*, afin d'en examiner attentivement les parties externes auxquelles il craignait quelques dégâts ou des avaries.

Il n'en était rien heureusement, à part des éraflures assez profondes sur l'aluminium des cercles et des tiges de l'armature. Pendant qu'il se livrait à ce travail d'inspection, j'étais de mon côté parti en exploration vers la grève des épaves, la plage des navires échoués. Rampant, me dissimulant derrière les troncs des arbres, prenant mille précautions, certes bien utiles, je parvins à me glisser aux approches de la plage.

Le même spectacle que le jour de notre arrivée m'attendait. Seules, je l'affirme, les épaves remuaient, bougeaient, avançaient. Il aurait certes fallu de longues heures, des journées peut-être, pour savoir vers où les forces mystérieuses de l'invisible les entraînaient. Le fait de leur déplacement était incontestable. Brusquement, je me dressai au sommet de la colline. Les épaves dressées retombèrent, celles qui

avançaient s'arrêtèrent, d'autres s'engravèrent dans le sable. Tout redevint immobile.

Donc Toby Kleampton avait raison.

Des êtres vivants, mais invisibles, halaient là ces débris des anciens naufrages amenés par les courants des océans connus et des mers continentales.

Ces êtres m'avaient vu. Donc le sens de la vue leur était propre. C'était une déduction, puérile sans doute, mais d'une rigoureuse logique.

Ma présence les effrayait ; mais qu'aurai-je pu leur faire de mal ? Rien. Où frapper ? Qui frapper ? Dans le vide, le vide ?

Je rejoignis Toby Kleampton occupé à l'examen de ses accumulateurs.

— En effet, Kleampton, il y a des habitants sur cette terre.

— Les vîtes-vous ? demanda-t-il vivement ?

— Peut-être suis-je arrivé trop tard, je me suis hâté cependant.

— C'est peu, observa railleusement l'ingénieur. Dites-moi cependant, gentleman, ce que vous avez vu.

— Pardonnez-moi, Kleampton, dis-je sur le même ton plaisant, j'ai péché par manque de vitesse.

Puis, laissant là la plaisanterie qui m'était redevenue familière depuis le retour de l'aéroplane, je lui contai dans tous ses détails ce que j'avais vu sur la plage.

— Ceci me confirme dans mon idée, répondit l'ingénieur après quelques instants de réflexion. Ces gens-là sont évidemment très forts de cette invisibilité qui les cache à nos regards, mais nous avons sur eux cette supériorité, c'est que nous sommes Américains.

— Cela est incontestable, Kleampton, mais cette supériorité-là rendra-t-elle les Polaires visibles à nos yeux ?

— Pour vous répondre, j'attends la nuit, gentleman.

— J'attends la nuit...

Cette parole de Toby Kleampton me frappa. C'est donc qu'il attendait quelque chose du concours de son ombre inconnue ? Depuis le début du voyage j'avais pris l'habitude de ne pas accabler l'ingénieur de questions superflues et inutiles.

— J'attends la nuit, avait-il dit.

Je n'avais qu'à m'incliner et à attendre avec lui. Rien ne me sembla plus sinistre que ce jour interminable du Pôle dans sa monotone uniformité. Je passai les heures à recueillir des échantillons d'herbes, des plantes, des fragments de rochers, des pierres, destinés à émerveiller les États-Unis lors de notre retour. La fierté de doter ma patrie d'une possession nouvelle, inconnue, la gloire que nous allions, Toby et moi, recueillir de l'heureux résultat de notre voyage, tout cela m'aida à supporter l'incommensurable ennui qu'apportait l'attente de la nuit espérée.

Toutes les quarante-huit heures, nous mangions une tablette azotée et cela suffisait largement à nous reconforter et à renouveler notre énergie.

À l'improviste, ce fut une merveille.

C'était la nuit du Pôle.

Cela n'avait rien de comparable à une nuit du vieux monde habité. L'ombre ici était bleue, gazeuse, pesante comme un temps d'orage. La nature entière devint bleue, vaporeuse et nous ne distinguâmes plus les choses qu'à travers ce voile trouble auquel nos yeux ne pouvaient guère s'habituer. En même temps l'atmosphère s'était chargée d'électricité, des décharges d'invisibles électrodes aériennes ébranlaient l'air, frissonnaient sur l'enveloppe bitumée de l'aéroplane.

Toby Kleampton en parut particulièrement joyeux.

Il se frottait les mains, répétant :

— C'est ce que j'attendais.

— Ainsi donc l'atmosphère électrique ne vous est pas contraire ?

— Aucunement pour ce que je me propose de faire, gentleman.

— Démasquer les habitants du Pôle ?

— Cela même.

— À merveille, Kleampton, je vous attends à l'œuvre.

— Dans une heure je serai à vos ordres pour la petite expérience. Je pense réussir.

— Et si vous ne réussissez pas ?

— J'aurais du moins, gentleman, la satisfaction de me savoir tranquille avec moi-même.

— En ce cas je vous souhaite bonne chance.

Toby Kleampton alluma sa pipe de bruyère et alla à l'avant de l'aéroplane examiner le phare au bout du bras de métal flexible.

L'examen terminé, il me dit :

— Nous pouvons prendre place aux premières loges pour le spectacle.

La cabine close, le *Météor* s'éleva doucement à quelques mètres du sol. Au fur et à mesure que nous gagnions les sphères plus élevées, les décharges électriques se précipitaient sensiblement. L'axe du moteur lui-même flamba avec de courtes étincelles vite disparues. À quelques mètres de la plage silencieuse nous stoppâmes.

Dans l'ombre bleue de la nuit qui nous enveloppait, on distinguait confusément les masses sombres des épaves qui marchaient, entraînées toujours dans la même direction. La main gauche de Toby Kleampton était appuyée sur le levier de montée, la droite caressait le flanc de cuivre de la légère mitrailleuse fixée au-dessus du moteur.

Je frissonnai dans l'attente du drame qui se préparait sous nous.

Brusquement, un faisceau de lumière aveuglante troua la nuit vaporeuse.

C'était le phare de l'aéroplane qui s'allumait. Lentement le faisceau lumineux fut dirigé sur les épaves et alors, avec une extraordinaire netteté, les habitants du Pôle nous apparurent.

Rien, aucune description ne saurait donner une idée, même vague ou problématique, du spectacle que nous eûmes sous les yeux.

Imaginez, cependant de hautes chauves-souris dont le thorax serait diminué, au bénéfice des jambes, c'est pattes que je veux dire. Au haut de ces pattes osseuses et duvetées représentez-vous une petite tête triangulaire munie sur chaque face d'un œil vitreux sans paupières et sans sourcils. Grâce à ces trois yeux, les Polaires pouvaient indifféremment avancer ou reculer sans avoir besoin de retourner le corps entier. La tête triangulaire avait le cou comme pivot flexible entre les deux épaules pointues et étroites d'où se dégageaient des antennes qui étaient les bras démesurément longs à la façon de ceux des grands singes du Brésil, tels que j'en vis à Bello-Horizonte aux jours lointains de mon enfance.

L'activité des Polaires était véritablement extraordinaire. Deux cents, au moins, d'entre eux se pressaient autour des carcasses échouées et, d'un effort jamais las, des antennes poussaient devant eux les débris. Ce travail semblait s'accomplir dans un ordre admirable dont le faisceau lumineux du phare éclairait tous les détails. Cette lumière ne semblait en aucune façon les effrayer. Le danger de notre présence ennemie leur était apparu sur terre, à la crête de la colline ; sans doute ne se méfiaient-ils pas de l'autre danger qui les menaçait du haut des airs.

L'utilité de leur travail obstiné ne m'apparaissait pas, et j'allais en exprimer mon étonnement à Toby Kleampton quand je vis sa main manœuvrer doucement la culasse de la mitrailleuse. Je compris son intention.

— Non, Toby, m'écriai-je, pas cela ! pas cela ! Ils sont inoffensifs ! Mieux vaut les aborder avec prudence, avec douceur. Essayons d'abord de la douceur à leur égard.

— De la douceur ? dit Toby, étonné, et comment les aborder ?

— Alors, laissons-les en paix.

— Au retour qui nous croira sur parole au récit de cette bizarre population, si au moins nous n'en apportons la preuve ?

Ce raisonnement me réduisit au silence. Rien de plus juste. En effet, qui, à New-York, nous aurait cru sur la foi de notre simple parole ? Moi-même, n'était-ce pas dans ce but que je rapportais des pierres, des plantes, de la terre ?

Une dernière fois je regardai l'étrange petit peuple que nous allions réduire à l'épouvante. Une petite lueur verte entourait leurs corps bizarres et ils se mouvaient dans cette enveloppe lumineuse comme sous un vêtement.

Le bruit sec de la mitrailleuse inclinée sur son affût d'aluminium me tira de ma muette et attentive contemplation.

L'œil à la mire, Toby Kleampton visait le centre du groupe des Polaires affairés.

Le coup partit en silence dans cette terre sans écho. La mitraille avait jeté bas une dizaine des Polaires. Avec de petits soubresauts convulsifs ils agonisaient près des carènes fracassées, des coques mordues par les mers. Les autres avaient disparu magiquement. Il ne restait plus sur le sable de la plage muette que ces petits corps raidis et autour desquels la petite auréole verte et lumineuse s'était éteinte.

La lumière du phare nous permettait de suivre le cours de leurs petites agonies crispées. Quand le dernier corps resta immobile, Toby Kleampton fit descendre le *Météor* au ras du sable, et, sans crainte, marcha vers les cadavres.

De la cabine, où j'étais resté, je le vis se pencher et tenter de saisir les corps à deux mains. Une terrible commotion

sembla l'abattre. Je le vis chanceler, tomber. Je courrai vers lui, mais il était déjà debout, les dents claquantes, les mains secouées d'un tremblement nerveux.

— Toby, qu'avez-vous donc ?

— Rien, non, rien, en vérité. C'est l'électricité.

— L'électricité ?

— Oui, ces animaux travailleurs ne sont que des molécules de la terre magnétique, de petites piles sensibles qui, en pourrissant, rendront à la terre du pôle l'électricité emmagasinée en eux. Je sais ce que je voulais savoir. Partons.

Il reprit sa place devant les leviers et appuya.

L'aéroplane vira de tribord et piqua droit dans la nuit bleue, précédé du faisceau lumineux de son phare.

— Quand tentons-nous d'atteindre le Pôle, Kleampton ? demandai-je.

— Nous sommes en route, gentleman, me répondit-il, la main sur son levier de montée.

## XII

### LE PÔLE ET SON ÉTOILE

De son attentat contre les Polaires, Toby Kleampton avait subi quelque dommage qui lui ébranla le système nerveux. Ne l'avait-il d'ailleurs pas voulu ? On paye toujours sa curiosité. Il avait payé, voilà tout. D'ailleurs il ne se plaignit pas, mais sombre, furieux, la lèvre mauvaise, il s'arc-bouta sur le levier de direction.

À la lueur de la lanterne, je reconnus les paysages où précédemment nous étions passés alors que nous marchions à la conquête de l'aéroplane prisonnier de l'aimant polaire. Le mur de brume floconneuse, devenue bleuâtre, fut traversé et nous nous engageâmes dans la région électrique où nous retrouvâmes le *Météor*. Je me reprochais d'avoir consenti au meurtre de ce petit peuple invisible, car qui sait ? Ne pouvions-nous donc point avoir besoin d'eux ? Peut-être leur secours nous aurait-il été utile dans l'avenir ? Le sort en avait été jeté, et sur la terre neuve et inconnue nous avons consommé le premier meurtre en versant le sang innocent. Brusquement notre phare cessa d'éclairer.

Ce ne fut qu'une illusion. Sa lueur était là encore mais elle diminuait, s'effaçait, devant une autre lueur qui grandissait et emplissait l'immensité. Au centre de son rayonnement quelque chose de poli, de glacé, de clair, nous éblouit les yeux.

C'était comme une immense colonne spiralée qui tournoyait avec une rapidité à ce point vertigineuse qu'elle semblait demeurer immobile. Vitesse plus rapide que celle de la

lumière qui emplissait l'air, autour des vitres de la cabine de l'aéroplane, d'un vrombissement électrique.

Et sur cette colonne tourbillonnante, qui s'enfonçait à la base dans le sol et se perdait dans le ciel vers le faite, deux objets étaient fixés, comme rivés :

La clef de l'aéroplane ! le couteau de Toby Kleampton !

À l'aspect de la vertigineuse colonne un cri avait jailli dans la cabine, un double cri :

— Le Pôle !... L'axe !...

C'était le Pôle antarctique en effet.

Autour de sa circonférence perdue dans les profondeurs terrestres, le globe tournait.

On entendait de la profondeur venir le fracas des eaux roulées, le crépitement des métaux fondus au creuset intérieur, une clameur d'enfer, de forge titanesque.

Distinctement, comme d'énormes veines mises à nu, on voyait des conduits souterrains se greffer à la base de l'axe terrestre.

À haute voix, Toby Kleampton compta :

— Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... huit... neuf...

Il continua. Au chiffre cent quatre vingt quinze il s'arrêta et me regardant dit :

— Savez-vous, gentleman, ce que représente ce chiffre de 195 ?

— Non, Toby. Que veut-il dire ?

— Il veut dire que nous sommes au-dessus du point où se concentrent la vie et la force éruptive des 195 volcans de la terre. Ici l'air perd ses 41 parties d'oxygène et ses 79 parties d'azote pour se dissoudre dans le courant magnétique.

— Ce qui veut dire ?...

— Que si nous ouvrons ici une des glaces de la cabine nous irons nous clouer avec le moteur à l'axe terrestre où l'électricité nous ménagerait une mort pour le moins inédite. Au lieu de cela nous allons faire mieux.

— Que comptez-vous donc faire, Kleampton ?

— L'ascension du Pôle ! rugit-il en pesant de toutes ses forces sur le levier de montée.

L'aéroplane bondit effroyablement.

— C'est la mort ! criai-je.

— C'est la gloire ! clama l'ingénieur.

Et un nouveau bond emporta l'aéroplane au long de l'axe tournoyant et glacé.

Des deux mains je me cramponnai à la barre d'appui de la cabine. En cet instant, Kleampton me fit véritablement peur. Ah ! j'avais bien raison de le croire un peu fou !

Un peu fou ?... Ah ! certes non ! Fou, fou à lier !

Il remplissait la cage de verre de ses clameurs épouvantables, penché sur les leviers du *Météor*.

— Plus haut ! Plus haut ! Toujours plus haut ! Encore plus haut !...

Et vers le faite de l'axe l'aéroplane bondissait à grands coups saccadés, brusques, secs et violents.

Cette ascension qui dura peut-être cinq minutes, dix minutes, me sembla peser aux épaules comme des siècles. Je sentais réellement les cheveux blanchir à mes tempes où battait une terrible fièvre.

De minute en minute la colonne tournoyante diminuait en circonférence, s'effilait comme une aiguille. Soudain, au-dessus de notre tête, dans l'immensité vierge, redoutable, farouche, inconnue, une lumière blafarde et immobile, bleue et bleuie, brilla d'un éclat singulier.

On aurait dit une lumière glacée, figée, immobile.

— Voyez ! Voyez ! cria, le doigt tendu, Kleampton.

— Je vois, Kleampton.

— Savez-vous ce qu'est cette lumière ?

— Non.

— C'est une étoile.

— Quelle étoile ?

— L'étoile polaire !

## XIII

### L'INCENDIE DU PÔLE

Notre descente fut vertigineuse, tout en nous donnant l'impression de la stabilité et de l'immobilité.

À fréquenter un fou, tel que Kleampton m'apparaissait en cet instant, je me sentais devenir fou moi-même. En descendant il sembla regagner son calme et à mon tour je me calmai.

Je le vis allumer sa pipe et le regard joyeux il me cria :

— Ai-je tenu ma promesse, gentleman ?

— Toby Kleampton, vous êtes digne d'être Américain.

L'éloge sembla le satisfaire.

— Et maintenant qu'allons-nous faire ? Où allons-nous ?

— Nous reprenons le chemin de New-York, gentleman.

— *All right.*

Et nous descendions toujours.

Sensiblement l'aéroplane s'écarta de l'axe terrestre et peu à peu à nos oreilles diminua le grondement intérieur du globe où la matière entrait en fusion. C'était maintenant une immense plaine trouée de fosses naturelles, crevassée, ravinée étrangement. Désireux de la fraîcheur de l'air, j'ouvris une des glaces de la cabine.

Une terrible odeur de pétrole envahit le compartiment.

— Sentez-vous ? demandai-je à l'ingénieur.

— Oui, nous sommes au-dessus des sources pétrolifères. Ici ont dû s'agglomérer les couches d'animaux antidéluviens, les cadavres des temps préhistoriques. De là l'abondance des huiles minérales.

À côté de moi Toby Kleampton vint s'accouder.

Le ballon voguait doucement à travers l'atmosphère chargée des gaz de la décomposition animale.

C'était toujours la nuit bleue, la nuit vaporeuse du Pôle qui était revenue. Nous avons quitté la zone de l'éblouissement de l'axe et lentement nous marchions vers le mur de bitume fermant la région magnétique.

Une dernière fois nos yeux s'emplissaient de la sauvage grandeur de ce spectacle inconnu, féérique, fabuleux.

— Peut-être dans cent ans, dit Toby Kleampton, ces terres seront-elles pleines d'activité, habitées par des populations nouvelles qui, sur la nature, auront conquis ces terres vierges pour y édifier les industries futures. L'électricité sera l'âge de demain comme le fer fut celui d'hier. Ici les temps préhistoriques rejoindront les temps nouveaux sur le terrain même de leur naissance et de leur mort.

Ce disant il secoua par la glace la cendre brûlante de sa pipe de bruyère.

Quelque chose d'énorme éclata sous l'aéroplane.

Une gerbe bleue liquide bondit jusqu'au ciel.

— Le pétrole ! criai-je.

C'étaient en effet, les sources qui explosaient. Comme des artilleries d'une puissance inconnue elles éclataient dans

la nuit et le silence du Pôle. De loin en loin les explosions se succédaient. D'autres sources s'enflammaient effroyablement. Cela éclaira la région magnétique de la lueur d'un épouvantable incendie qui enveloppa l'armature de l'aéroplane. Toute la terre éclatait sous nous avec un tonnerre de volcans en éruption. L'atmosphère se fracassa de coups de tonnerre... le feu tourbillonna autour de la nacelle... le Pôle entier brûlait... alors... alors... a...

Ici finit le manuscrit de M. James Clarckson, milliardaire et explorateur.

## XIV

### ON LIT DANS LES JOURNAUX...

« Nos lecteurs se souviennent peut-être de l'expédition si hardie vers le Pôle Sud, en aéroplane, tentée, voici près de deux ans déjà, par deux Américains, le milliardaire James Clarckson, de Long-Island, et l'ingénieur Toby Kleampton. Depuis leur départ à bord du *Météor*, construit suivant les plans de Toby Kleampton, on est resté sans nouvelles des deux explorateurs. On craint qu'ils n'aient péri victimes de l'effroyable tremblement de terre survenu vingt jours après leur départ et dont ils ont dû subir le contre-coup atmosphérique aux environs des régions polaires. À la dernière heure, nous apprenons que le capitaine Brummell, commandant de la baleinière *Jess*, se propose de partir au prochain printemps à la recherche des deux hardis aéronautes, morts victimes, sans doute, des dépressions atmosphériques.

« L'aviation inscrira désormais le nom de James Clarckson et de Toby Kleampton, au livre d'or des explorateurs et des savants morts au champ d'honneur. »

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

**Avril 2025**

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, Jean-Marc, Bruno, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**